

LES 100 MYTHES

de la

CULTURE GÉNÉRALE

Éric Cobast



Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

QUE SAIS-JE ?

Les 100 mythes de la culture générale

ERIC COBAST

Professeur agrégé de l'Université



Avant-propos

« Qu'est-ce qu'un mythe aujourd'hui ? Je donnerai tout de suite une première réponse très simple, qui s'accorde parfaitement avec l'étymologie : le mythe est une parole. »

[\[1\]](#).

On se souvient de ces quelques mots qui ouvrent la seconde partie – théorique – de *Mythologies* en 1957. Roland Barthes y rappelait l'étymologie du mot : *mythos*, « la parole », en concurrence avec le mot *logos* que l'on traduit aussi par « la vérité ». Dès lors, par « mythe », on pouvait entendre la parole trompeuse, falsificatrice, voire mensongère. Dans tous les cas, c'était une parole séductrice, parole de poète, ou pire encore, parole de sophiste. De fait, le discours du mythe est un discours de fiction, mais qui n'est pas faux, au sens communément admis. Le mythe, dira Barthes, est détenteur d'une vérité qui s'exprime de façon indirecte, selon les modalités d'un système sémiologique second qui repose le plus souvent sur l'analogie et la métaphore. C'est donc une parole qui réclame l'interprétation. Mais quand et pourquoi recourir au mythe, dont le sens peut bouger avec les lectures ?

Si le *logos* s'impose au philosophe et à l'historien, le *mythos* fera l'affaire de l'artiste, de l'orateur, du prêtre, du politique – bref, de tous ceux qui n'ont pas le besoin,

l'intérêt ou le loisir du recours à la raison. Le mythe, en effet, parce qu'il touche l'imagination, joue sur la sensibilité et gagne ainsi en immédiateté, en efficacité et en simplicité. L'impression que suscite un mythe est puissante, profonde : elle rend sensible un message avant – ou au lieu – de le rendre intelligible. Là où la raison réclame du temps, de l'attention, une éducation, voire une méthode, le mythe ne demande rien. Il est donc indispensable à la transmission de ce que l'on juge universel, mais il est aussi une arme redoutable aux mains des démagogues. Le mythe se révèle ambivalent.

Le recours à l'image rend la représentation qu'opère le mythe « évidente » ; voilà pourquoi le mythe simplifie le réel en même temps qu'il en « naturalise » l'expression. Il endosse ainsi un rôle idéologique, donnant le plus souvent l'illusion d'une « nature » nécessaire et immuable, intangible et parfaite, là où l'histoire a façonné une réalité complexe, mouvante et irréversible. Au fond, le mythe dédramatise, il retire du tragique à l'existence, il ajoute de la certitude à nos vies incertaines, il apporte la confiance que donne la croyance en un temps cyclique. Dès lors, le mythe, qui investit toutes les cultures, de la plus proche de la nature à la plus rationnelle, sacralise notre rapport aux choses.

C'est cette dimension anthropologique et ethnologique que Mircea Eliade explore : « Étant réel et sacré, le mythe devient exemplaire et par conséquent répétable, car il sert de modèle et conjointement de justification à tous les actes

humains. En d'autres termes, un mythe est une histoire vraie qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle au comportement des humains » [2].

Le mythe est d'abord fondateur, il renvoie à une origine sacrée, à une forme de parole imagée car première. De fait, le mythe est archaïque au double sens grec du mot : il commence et il commande. Sa puissance se nourrit du prestige des commencements.

Il paraissait donc nécessaire – dans le cadre de ce travail que nous poursuivons de livre en livre, par la recherche des éléments constitutifs de cette « culture générale » improbable et pourtant bien réelle – de s'arrêter sur ces mythes qui structurent notre intelligence de la société, et qui sont autant de références implicites ou explicites auxquelles renvoie constamment notre vie culturelle. Les acceptions du mot « mythe » sont variées, et les modalités de ce discours très particulier sont mouvantes, on l'aura compris. Il semblait dès lors indispensable de structurer l'ouvrage selon cinq « entrées » : « Légendes », pour les récits mythologiques lointains ; « Fables », pour les apologues aux ambitions philosophiques ; « Personnages », pour ces masques façonnés par la littérature et qui dissimulent comme ils révèlent des types humains ; « Rumeurs », pour les détournements idéologiques et les falsifications délibérées ; « Cultes », enfin, pour les récits fondateurs. Comme toujours dans ce type d'exercice qui consiste à ne retenir qu'un nombre fini d'éléments, des choix ont été faits, mais en privilégiant autant que possible

la variété – celle des mythes d'autrefois, des mythes d'aujourd'hui, d'ici et de là-bas.

Notes

[1] Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957.

[2] Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989.

Chapitre I

Légendes

Ce qu'il faut lire » : l'obligation est portée par l'étymologie du mot « légende ». Pourquoi faut-il les lire précisément, ces récits transmis des temps les plus lointains grâce à L'Iliade, la Bible ou encore la Théogonie ? Peuplés de dieux et de héros, ils racontent des aventures à la fois étranges et familières, à juste distance de ce que nous sommes, pour que nous puissions, grâce à eux, mieux comprendre qui nous sommes.

1 – Achille

Achille – littéralement « celui qui fait souffrir l'assemblée des guerriers » –, fils de Pelée, roi des Myrmidons, et de la néréide Thétis, si belle que Zeus lui-même fut tenté de l'épouser, incarne à lui seul l'héroïsme. Sa mort devant Troie annonce d'ailleurs la fin d'un monde où la recherche de l'éclat, de la grandeur et de la renommée tient lieu d'unique conduite. Élevé par le centaure Chiron qui lui enseigna la course ainsi que le maniement des armes, Achille « au pied léger » fait le choix d'une vie brève mais

glorieuse contre celui d'une existence longue et obscure. Dissimulé parmi les femmes de la cour de Lycomède sur l'ordre de sa mère qui souhaite lui épargner la guerre de Troie, il séduit Déidamie, la fille du roi, avec laquelle il a un fils, Néoptolème (Pyrrhus), qui l'accompagnera au combat quand, découvert par Ulysse, il devra rejoindre l'armée d'Agamemnon.

Achille s'illustre devant Troie. Homère loue sa vaillance en même temps qu'il évoque la colère d'un homme « semblable aux dieux ». C'est d'ailleurs bien la « colère d'Achille » que chante, dès les premiers vers, L'Iliade ; et, de fait, cette colère se manifeste à deux reprises : une première fois alors qu'il doit céder à Agamemnon le butin qui lui revient – en l'occurrence, Briséis –, ce qui entraîne son retrait du combat et provoque au sein des Achéens de nombreuses pertes. Les Troyens conduits par Hector ont l'avantage. La seconde colère est plus terrible encore puisqu'elle s'empare du héros à l'annonce de la mort de son ami Patrocle. La fureur d'Achille se déchaîne et il faudra toute l'émotion de Priam venu lui réclamer la dépouille d'Hector pour que le fils de Pélée faiblisse.

Tous ces épisodes rappellent que les grands récits héroïques – ces épopées du monde antique – ne sont pas seulement de fastidieuses relations d'exploits guerriers : l'émotion y a sa part, elle est même au principe du poème. C'est la colère d'Achille, l'amour d'Hector pour Andromaque, la tendresse paternelle de Priam, l'amitié de Patrocle qui donnent aux exploits de ces demi-dieux leur

relief. À mi-chemin entre les dieux et les hommes, ces héros sont suffisamment proches de nous pour que l'on puisse s'identifier à eux, et assez loin pour qu'ils nous paraissent admirables.

Mots-clés : Colère, Héros

2 – Amazones (Les)

Les Amazones constituaient un peuple légendaire de femmes guerrières qui vivaient dans l'actuel Caucase ; elles y fondèrent la ville de Thémiscyre. Placées sous l'autorité d'une reine, les Amazones n'acceptaient la présence des hommes parmi elles qu'une fois par an, pour perpétuer la race, éliminant par conséquent tous les nouveau-nés mâles. Ce sont des cavalières, réputées pour leur habileté au tir à l'arc, qui vivent de pillages et de rapines.

De nombreux héros se sont opposés au pouvoir des Amazones. Le premier d'entre eux, Héraclès, chargé de ravir sa ceinture enchantée à la reine Hippolyte, finit par la tuer au cours d'un combat où il dut affronter nombre de ces guerrières déchaînées. Sous le règne de Thésée, les Amazones envahirent l'Attique, en réaction à l'enlèvement de leur reine, Antiope.

Les Amazones aimaient la chasse, les exercices violents et vénéraient Artémis, la déesse d'Éphèse aux multiples mamelles. Leur mode de vie en fit des adversaires de l'ordre

masculin que par ailleurs elles singeaient, en développant notamment la chasse. Féroces, elles n'en furent pas moins vaincues à chaque fois, à l'instar d'une autre figure du féminin insurgé, Atalante, élevée par les ours, et farouche ennemie du mariage et des hommes. Toutes ces légendes furent produites par un pouvoir masculin misogyne comme autant d'expressions d'une peur du féminin, perçu comme nécessairement sauvage.

Aujourd'hui, l'amazone est « cavalière ». Le mot ne s'emploie plus que dans le contexte passé d'une manière de chevaucher, à présent abandonnée. Nul besoin de s'asseoir de biais sur la selle puisque désormais les femmes portent des pantalons, et qu'elles montent comme des hommes, à la manière précisément des Amazones du mythe !

Mots-clés : Féminin, Infidélité

3 – Antigone

Fille et sœur d'Œdipe, Antigone incarne la tradition ou, plus exactement, le respect de la filiation et de la transmission. Figure martyre du conservatisme, elle brave l'interdit de Créon, son oncle, au prix de sa vie.

En effet, à la mort d'Œdipe qu'en fille aimante elle a guidé jusqu'aux abords d'Athènes, à Colone, Antigone, revenue à Thèbes, apprend que ses frères Étéocle et Polynice se livrent une guerre sans pitié pour le pouvoir. Ils s'entre-

tuent. La responsabilité du massacre revient à Polynice qui a tourné les armes contre sa cité, Étéocle représentant alors le pouvoir légal. Créon, devenu le nouveau roi de Thèbes, décide de priver le traître de sépulture. Antigone, fiancée à Hémon, le fils de Créon, brave le jugement du prince, au nom des « lois non écrites des dieux ». Elle sera, pour son crime, enterrée vivante. En apprenant cela, Hémon se tue sur le corps d'Antigone.

Antigone incarne ainsi la fidélité à un ordre antérieur à celui que fondent la politique et la loi des hommes. Par nature, un être humain a droit à une sépulture, et ce ne sont pas les décrets du prince qui pourraient y changer quoi que ce soit. On a vu, dans le conflit qui oppose la fille d'Œdipe à Créon, l'esquisse d'une remise en cause de ce que nous nommons aujourd'hui le droit positif : la légalité rend des comptes à la légitimité. Mais l'on pourrait surtout associer la figure d'Antigone à l'idée de détermination et à celle de conviction. Elle personnifie cette volonté, sûre de son droit et qui ne fléchit pas. Il y a évidemment une sorte d'intransigeance terrible dans la position d'Antigone : elle ne capitule pas, elle ne cède pas. Le pouvoir politique est, lui, plus malléable, Créon finit par gracier sa nièce et donner l'ordre de suspendre l'exécution. Trop tard, car la jeune femme est déjà morte : l'échec supporté par le roi de Thèbes est complet.

Mots-clés : Droit, Fidélité, Tradition

4 – Aphrodite

Dans la Théogonie, Hésiode indique les circonstances de la naissance d'Aphrodite (Vénus) : de l'écume, née de la mutilation d'Ouranos par son propre fils Cronos, apparaît, surgissant des eaux, la déesse de la beauté, du plaisir et de l'amour. Portée par une conque, elle accoste à Cythère puis à Chypre. Elle épouse Héphaïstos, le dieu des volcans, frère de Zeus, un Olympien fort laid qu'elle trompe sans hésitation avec Arès, le dieu de la guerre, à qui elle donne pour enfants Harmonie et Éros. Mais son infidélité est révélée par Hélios dont elle se vengera en maudissant la descendance, Pasiphaé, Ariane et Phèdre : « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée ».

La déesse n'en reste pas là, on lui prête de nombreux amants : ainsi, le Troyen Anchise, de qui elle aura un fils, voué à un destin illustre, Énée. Elle est encore à l'origine de la guerre de Troie. Choisie par Pâris pour être la bénéficiaire de la pomme d'or jetée par Éris aux noces de Pélée – pomme de la discorde qui porte l'inscription : « À la plus belle » – elle offre en récompense Hélène au jeune prince troyen.

Comment lire l'allégorie ? En rappelant d'abord que la beauté ne va pas sans l'amour : si Aphrodite protège l'une et l'autre, c'est bien que la première doit tout au second, qui s'y alimente en retour. Mais le mythe trouve peut-être sa raison d'être dans l'agitation violente qui environne dès sa naissance la déesse. Divinité de la première génération,

contemporaine de Cronos et issue de son règne qu'on appelle aussi « l'âge d'or », Aphrodite n'existe qu'à la faveur d'une mutilation – beauté castratrice ? – ; infidèle et véritable fauteuse de troubles, elle fait toujours payer cher le plaisir qu'elle dispense ou bien l'attention qu'elle prodigue.

Mots-clés : Amour, Beauté, Discorde

5 – Artémis

Associée à la lune et à la chasse, la déesse sagittaire compte au nombre des figures les plus inquiétantes de l'Olympe. Tout l'oppose en effet à son frère Apollon, qui incarne un idéal lumineux de civilisation. Accompagnée de bêtes sauvages qu'elle protège et qu'elle chasse à la fois, Artémis-Diane vit dans la nature. Elle est farouche et cruelle, vierge et pudique. Elle n'hésite pas à exiger d'Agamemnon le sacrifice de sa fille Iphigénie, et transforme en cerf qu'elle livre à la curée de ses propres chiens Actéon qui l'a surprise, nue, au bain.

Elle figure, aux yeux des Anciens, la part mystérieuse et redoutable d'un féminin incompréhensible et réfractaire, à la férocité sauvage.

Mots-clés : Femme, Nature et culture, Sauvagerie

6 – Athéna

« Je n'ai pas eu de mère pour me donner la vie », déclare Athéna, sous l'autorité du premier des auteurs tragiques, Eschyle. En effet, alors qu'il a fécondé Métis, déesse de la raison et de la prudence, Zeus apprend qu'il pourrait être renversé de son trône par un fils né de cette même Métis. Plutôt familier de ce type de retournement de l'histoire – il a lui-même détrôné son propre père, Cronos, qui lui-même avait renversé son géniteur, Océanos – le maître de l'Olympe préfère ne pas prendre le moindre risque, et avale Métis, tout comme Cronos avalait ses enfants. Au bout de quelques heures, Zeus, pris d'une épouvantable céphalée, demande à Héphaïstos de lui fendre la tête afin de soulager sa douleur. De la plaie naît Athéna, déesse de la guerre, de la sagesse, des artisans, des artistes et des maîtres d'école (ce qui explique d'ailleurs pourquoi elle prendra l'apparence du pédagogue Mentor pour accompagner Télémaque, parti à la recherche de son père Ulysse).

Ses attributs sont des armes défensives : le casque, la longue lance et le bouclier – l'Égide – qui est fait de la peau de la chèvre nourricière de Zeus et de la tête de Méduse. Athéna protège la ville d'Athènes à qui elle a donné l'olivier, elle préside également l'Aréopage, le premier tribunal institué pour juger Oreste ; à ses côtés, enfin une chouette, cet oiseau nocturne qui rappelle que la sagesse ne vient qu'à la tombée du jour. « La chouette de Minerve

ne prend son vol qu'à la tombée du crépuscule » [\[1\]](#), écrit Hegel pour signifier que le sens des événements et des actions des hommes n'est jamais donné qu'après-coup.

Mots-clés : Cité, Sagesse, Tutelle

7 – Babel (Tour de)

Les versets 1 à 9 du chapitre 11 de la Genèse rapportent ce qu'il advint de cette tour, destinée à garantir les hommes d'un nouveau déluge, que Nemrod avait décidé d'élever à Babylone. En ces temps immémoriaux, « toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots ». Les hommes se comprenaient tous, et forts de cette unité, pouvaient envisager d'accomplir un ouvrage extraordinaire susceptible de défier le Créateur. Or, ce dernier répandit la confusion en donnant naissance à une grande diversité de langues, de sorte qu'incapables désormais de s'entendre, les ouvriers ne purent terminer leur œuvre.

Ce que suggère l'apologue de la tour de Babel, c'est bien à la fois la toute-puissance des hommes lorsqu'ils sont unis, et celle d'un langage commun, seul capable d'unifier le genre humain. On comprend dès lors que les premiers savants modernes ont pu envisager que les mathématiques fussent ce langage perdu depuis Babel, la langue de Dieu dans laquelle on peut lire la Création : « le livre de la nature est écrit en langage mathématique » [\[2\]](#).

Mots-clés : Langue, Mathématiques, Orgueil

8 – Cheval de Troie (Le)

Comment une trahison peut-elle devenir une action, sinon admirable, du moins admirée depuis des millénaires, symbole incontesté de l'ingéniosité des Achéens et véritable titre de gloire de cet Ulysse « aux mille ruses » qui semble préfigurer l'homme moderne ? Ni le désir d'en finir coûte que coûte au prix sonnante de l'héroïsme, ni la mort d'Achille qui ne participa donc jamais à pareille infamie, ni le sentiment nouveau qu'il est désormais vain d'attendre de la guerre gloire et immortalité, ne justifient le procédé : tromper l'adversaire, se glisser derrière ses murs et ses défenses, profiter de son ivresse et de son sommeil pour le massacrer sans qu'il puisse même se défendre.

La leçon vaut pourtant en politique ; elle a pour nom « entrisme ». Théorisée par Lénine dans L'État et la Révolution, elle conduisit quelques étudiants brillants dans les années 1960 à intégrer, pour le compte de groupuscules trotskistes, l'École nationale d'administration dans le but d'infiltrer l'appareil d'État afin, le grand soir venu, d'en prendre les commandes et de le retourner contre les bourgeois.

Mots-clés : Ruse, Trahison

9 – Dionysos

Trop souvent liée, d'une manière réductrice, à la vigne et au vin dans notre représentation, la figure de Dionysos gagne à être étudiée de près. On découvre alors une divinité complexe, sombre et créatrice, qui, chez l'artiste, attise la part nécessaire de tourments intérieurs. « Il faut avoir du chaos en soi pour enfanter une étoile dansante » [\[3\]\[3\]](#) [Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, Paris,...](#) , écrit Nietzsche, qui pense alors sans équivoque à Dionysos pour entretenir ce chaos indispensable que, plus tard, Artaud fera dépendre de cette « liberté noire » s'exprimant dans l'acte de création.

Dionysos est donc l'un des plus étranges et des plus importants dieux de la Grèce. Fils de Zeus et de Sémélé, la fille de Cadmos, le fondateur de Thèbes, il naquit dans des conditions étonnantes : Sémélé, poussée par Héra, voulut voir Zeus sous son apparence divine, oubliant qu'un tel spectacle la détruirait. La splendeur du Dieu l'embrasa et Zeus n'eut que le temps de lui arracher des entrailles le petit Dionysos, qu'il cacha encore trois mois dans sa cuisse afin qu'il pût naître à terme. Déguisé en petite fille et confié à Athamas et à Ino, le jeune dieu fut à nouveau frappé par la vengeance d'Athéna : ses parents adoptifs sombrèrent dans la folie ; il dut fuir, métamorphosé en chevreau. Mais lui-même, adulte, n'échappa guère à la folie, errant à travers le monde, introduisant dans chaque pays la

culture de la vigne. On le vit ainsi en Égypte, en Syrie, en Phrygie où la déesse Cybèle, puissance végétative et sauvage de la nature, l'initia aux mystères de la résurrection.

Ayant recouvré la raison, Dionysos, revenu en Béotie après un détour par l'Inde, tenta d'imposer son culte à Thèbes, sa ville natale, celle également de sa mère et de son grand-père Cadmos. Penthée, le souverain, s'y opposa mais Dionysos poussa Agavé, la mère du roi rendue folle, à mettre en pièces son fils... Toutes les fois qu'un mortel refusa de se soumettre, Dionysos le frappa de folie. Enfin, à Naxos, il recueillit Ariane, que Thésée avait abandonnée pour Phèdre, et l'épousa.

Ce que transmet la légende, c'est bien le danger qu'incarne ce dieu des forces obscures de la nature, dont le culte en Grèce n'a jamais été rendu public dans l'enceinte des cités. Il fallait se rendre dans la forêt pour l'honorer ou bien attendre les fêtes données à sa gloire deux fois par an, au cours desquelles on lui vouait des spectacles spécifiques : les tragédies.

Mots-clés : Art, Ivresse

10 – Enfers (Les)

Là où règnent Hadès et son épouse Perséphone n'entrent que les âmes des morts et quelques rares héros parvenus à

tromper la vigilance ou la force du chien à trois gueules, Cerbère : Hercule, Orphée, Ulysse, Énée, etc.

Lorsqu'après la vie, les âmes se présentent devant les trois juges – Minos, Éaque et Rhadamanthe –, elles savent qu'elles s'en iront soit vers les Champs Élysées, séjour heureux avant la réincarnation, soit au plus profond de ce royaume des ombres, le Tartare, où elles devront accomplir leur peine et expédier pour l'éternité leurs fautes (Sisyphé, Tantale, les Danaïdes, Ixion, etc.). Elles auront traversé le Styx, fleuve de la haine, et l'Achéron, celui de la douleur, sur la barque du passeur Charon.

« Les Enfers », au pluriel, diffèrent de « l'Enfer », au singulier – l'alternative au Paradis –, en ce qu'ils sont inévitables : toutes les âmes s'y rendent.

Mots-clés : Jugement, Mort

11 – Graal (Le Saint)

Le mot désigne probablement en latin un récipient creux aux larges bords (cratella). Quant à l'objet, notre culture en fait la coupe dans laquelle but le Christ lors de la Cène. À partir du ^{xiii}^e siècle, le Graal se confond avec le calice. Joseph d'Armathie aurait, dans cette « coupe », recueilli le sang de la plaie infligée à Jésus par le légionnaire Longinus ; c'est ce que rapporte l'Évangile de Nicodème.

Joseph fuit avec le calice en Angleterre où il le cache à Glastonbury, le site de l'île mythique d'Avalon où mourut le roi Arthur après la bataille de Camlann. Les chevaliers de la Table Ronde ne furent d'ailleurs pas les seuls à rechercher le précieux vase : en 1940, Himmler fait fouiller de fond en comble les restes de la citadelle de Montségur dans ce même dessein. Aujourd'hui, le sujet est loin d'être épuisé puisque, depuis la publication en 1980 de l'ouvrage à succès *L'Énigme sacrée* de Baigent, Leigh et Lincoln, l'interprétation selon laquelle le terme proviendrait d'une déformation de la prononciation de l'expression Sangréal, « sang royal », et désignerait par conséquent non un objet mais une personne, nourrit l'imagination de nombreux romanciers, dont l'auteur du célèbre *Da Vinci Code*, Dan Brown.

Mots-clés : Quête, Sacré

12 – Héraclès

Fils d'une mortelle, Alcène, et de Zeus qui, pour l'occasion de sa conception, avait pris les traits d'Amphitryon, Héraclès dut subir de la naissance à la mort le courroux d'Héra. Mais, doué d'une force prodigieuse, il accomplit avec succès un nombre considérable d'exploits fabuleux dont le récit détaillé enchantait particulièrement les Grecs.

Si le premier d'entre eux fut d'étrangler au berceau les

serpents qu'Héra lui avait expédiés, celui par lequel le héros entra vraiment dans la légende fut de devenir, à 18 ans, l'amant des cinquante filles du roi Thespios. Héraclès épouse la fille du roi de Thèbes, le célèbre Créon, et conçoit avec elle de nombreux enfants qu'il massacra, après qu'Héra l'eut frappé de folie. Il reçoit pour châtiment de se plier aux ordres de son cousin, le roi Eurysthée, dont il devient alors l'esclave, le temps des douze travaux. Le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier du mont Érymanthe, la biche de Cérynie, les oiseaux du lac Stymphale, les écuries d'Augias, le taureau de Crète, les chevaux de Diomède, la ceinture de la reine des Amazones, les bœufs de Géryon, Cerbère et enfin, les pommes d'or du jardin des Hespérides sont autant d'épreuves grâce auxquelles Héraclès transforme sa violence naturelle en véritable force.

Les épisodes s'enchaînent, qui associent toujours au héros trois éléments intéressants, pour qui cherche une valeur de symbole dans le mythe : la force, bien sûr, mais aussi la servitude – Héraclès est l'esclave d'Héra, son jouet, le serviteur d'Eurysthée, mais encore celui d'Omphale dont il doit être la suivante soumise ! –, et enfin le désir. Héraclès est constamment entouré de femmes et ce sont elles qui vont causer sa perte. Après avoir épousé Déjanire, il apprend que celle-ci a été violée par le centaure Nessos. Il exécute Nessos mais celui-ci a le temps de confier à Déjanire un peu de son sang, qu'il lui présente comme un philtre d'amour pour ranimer le désir de son mari. Quand Héraclès s'éprend de la jeune Iole, Déjanire trempe la

tunique qu'elle lui donne pour se changer dans ce sang, qui s'avérera empoisonné. La tunique colle alors au corps du héros et lui consume la peau. Héraclès préfère se tuer plutôt que d'endurer pareille souffrance.

Dans le monde grec, Héraclès est lié à la civilisation dorienne (les soixante fils d'Héraclès – les Héraclides – vont envahir le Péloponnèse et y établir, selon la légende, la domination dorienne), il renvoie donc à une origine brutale et très ancienne, destructrice, mais aussi fascinante pour l'énergie qu'elle met en œuvre.

Mots-clés : Désir, Force, Violence

13 – Icare

C'est la chute évidemment qui fait le mythe d'Icare : Bruegel – qui, vers 1558, représente le jeune homme en train de se noyer, dont on n'aperçoit que les jambes qui s'agitent à la surface de l'eau – s'en amuse d'ailleurs. La scène se joue au second plan, dans l'indifférence générale : ni le laboureur ni le berger ni même les oiseaux ne prêtent attention au malheureux, victime de sa griserie. S'agit-il d'illustrer alors le proverbe médiéval – « aucun laboureur ne s'arrête pour la vie d'un homme » – ou de rappeler le sérieux du travail humble, quotidien, pour condamner la prétention et l'ambition ?

De fait, le mythe d'Icare est ambigu, et son ambiguïté

souligne l'ambivalence de nos valeurs contemporaines : Icare, fils de l'architecte Dédale, s'échappe avec son père du labyrinthe du Minotaure, au moyen d'une paire d'ailes fixée à son corps par de la cire. L'homme-oiseau se laisse griser par cette liberté nouvelle et cède au désir « d'aller toujours plus haut ». Proche du soleil, il oublie que la cire va fondre, et il est alors précipité dans la mer. C'est l'aspiration à s'élever – « l'envol » – qui est sanctionnée par ce mythe que rapporte Ovide. Et notre monde semble bien doublement fasciné par Icare : rien n'excite, en effet, davantage l'opinion que le désastre, la chute d'un astre, le récit détaillé d'une ascension, pourvu qu'il soit suivi de celui de la chute. Pas de grandeur tolérable sans la décadence, voire la déchéance qui lui succède ; la liste est longue, elle commence certainement avec Adam, Œdipe, César, Napoléon, etc. Mais ce ne sont plus les héros qui nous intéressent à présent, ce sont les « politiques », les artistes, les « hommes d'affaires » qui sont nos « stars » – ceux que l'on nomme étrangement en France les « people » – faisant ainsi entendre à la fois leur singularité et leur origine commune, le « peuple ». Leur succès doit être rapide pour être fascinant et, puisqu'ils ne sont personne, ce succès pourrait être aussi bien le nôtre... Comme tel n'est pas le cas, le spectacle de leur chute inévitable devient notre dédommagement, une consolation, voire une récompense.

Mots-clés : Ambition, Chute, Désir

14 – Isis

La déesse égyptienne au nom grec (iset, en égyptien, signifie « le trône ») figure le féminin triomphant. C'est assurément la divinité la plus importante en Égypte, puisqu'elle est aussi la mère d'Horus dont tous les pharaons sont supposés descendre. Épouse d'Osiris que Seth a tué par jalousie et dont il a éparpillé les quatorze morceaux du corps dans les eaux du Nil, elle est associée de très près au culte des morts et à la résurrection, puisque, grâce à sa magie, elle parvient à rassembler les différentes parties d'Osiris – à l'exception d'une seule, qui demeure perdue dans les eaux du fleuve et grâce à laquelle le Nil est depuis « fertile » – et à le ramener à la vie.

Mystérieuse pour sa magie toute-puissante, Isis fascine le monde antique et fait ainsi l'objet d'un culte très important dans la Rome impériale. Elle propose l'une des premières représentations du féminin troublant, de la Magicienne, l'Ensorceleuse fascinante et redoutable.

Mots-clés : Femme, Mort

15 – Jason

Dépossédé de son trône par son oncle Pélias, Jason « le guérisseur » doit, pour recouvrer ce qui lui est dû, rapporter

la Toison d'or, qui fait la prospérité du roi de Colchide, Éétès. Pour y parvenir, il fait construire une nef – Argô, signifiant « la rapide » –, dans laquelle embarquent Thésée, Héraclès, Orphée et la plupart des héros pré-homériques. Car l'aventure – et à bien des égards, il s'agit là au fond du premier récit d'aventures – est archaïque, elle nous ramène à un monde encore antérieur à celui de la guerre de Troie, un monde où l'on sème les dents du dragon de Cadmos, où l'on côtoie l'île des sirènes avant Ulysse, etc. Jason revient avec la Toison et Médée, la fille du roi Éétès, une magicienne amoureuse du héros qu'elle a aidé dans sa conquête et qu'elle continue d'aider à se débarrasser de Pélias. Après un long exil à Corinthe, Jason finit par régner enfin sur le royaume d'Iolcos en Thessalie.

Mots-clés : Aventure, Conquête

16 – Labyrinthe (Le)

La construction vient d'Égypte : c'est un monument souterrain, creusé dans le roc, qui servait généralement de tombe à un grand personnage. Le labyrinthe – littéralement retranscrit de l'égyptien au grec, le palais de Mare – était conçu comme un ensemble de couloirs compliqués, de voies sans issues et de croisements multiples. Cette coutume aurait gagné la Crète où, selon la légende, l'architecte Dédale, sur l'ordre du roi Minos, aurait construit, pour dissimuler un monstre mi-homme mi-

taureau, le célèbre labyrinthe mais, cette fois, à ciel ouvert. Dédale en conçut le plan à partir de l'observation de la spirale interne d'une coquille d'escargot. Seul Thésée, assisté d'Ariane, la fille aînée de Minos, parvint à ressortir vivant de ce labyrinthe – exception faite de Dédale et de son fils Icare qui s'échappèrent par le chemin des airs – après avoir tué le Minotaure, monstre né de l'union bestiale de Pasiphaé, la femme du roi Minos, et d'un grand taureau blanc.

Si le labyrinthe représente la complexité de l'âme humaine, le Minotaure qui s'y dissimule figure alors le pulsionnel innommable qui loge en chacun, et contre lequel chacun se défend. Sans un fil d'Ariane, impossible d'échapper au monstre qui nous habite... Nietzsche écrit à ce propos : « Ce n'est pas le fil d'Ariane que cherche l'homme labyrinthe, mais Ariane elle-même » [\[4\]](#).

Mots-clés : Inconscient, Monstre

17 – Lilith

La traduction de la Genèse est ambiguë (I, 27) : « Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu, il les créa mâle et femelle ».

Comment comprendre ce texte qui précède celui, bien connu, affirmant qu'Adam « le créateur » façonna Ève « la vivante » ? Adam fut-il créé en même temps qu'un double

féminin, modelé dans la même glaise ? Le texte biblique ne dit rien. Mais, dans ce silence, se glissent les interprétations les plus variées, dont celle du Talmud de Babylone qui exporte la Lillaka du récit de Gilgamesh dans la culture des Hébreux. C'est ainsi que peu à peu se forme, d'une interprétation kabbalistique à l'autre, siècle après siècle, la figure de Lilith, dont le nom signifie en sumérien « être féminin de la nuit », « démon ».

Réfractaire à la domination d'Adam, ne supportant pas d'être placée « sous » l'homme – dans tous les sens de l'expression – puisqu'elle a été créée à son égal, Lilith entre en rébellion : elle « épouse » le Mal. C'est elle qui devient serpent pour provoquer la Chute, qui pousse Caïn à tuer son frère Abel, etc. En un mot, c'est la première « femme fatale ». Le féminin a « mauvais genre ».

Mots-clés : Femme, Mal

18 – Lucreèce

Le motif parcourt la musique, la peinture, le théâtre et la poésie : le suicide de Lucreèce, en présence de son père et de son époux, est l'un des épisodes plus ou moins légendaires de l'histoire de Rome, certes rapporté par Tite-Live, mais dont les fondements historiques sont aussi peu fiables que ceux qui soutiennent l'enlèvement des Sabines ou le combat des Horaces contre les trois Curiaces.

Or, si la mort de la belle Romaine dont abusa Sextus Tarquin, le fils du roi Tarquin le superbe, s'impose à notre imaginaire, c'est que – au-delà de l'expression de la vertu conjugale, Lucrece ne se jugeant plus digne de vivre auprès de son mari – le geste désespéré d'une femme, victime d'un abus de pouvoir intolérable, déclenche une véritable révolution politique : Lucius Junius Brutus, présent au moment des faits, renverse la monarchie et proclame, en 509 avant Jésus-Christ, la république dont il devient alors le premier consul.

Le viol de Lucrece symbolise donc l'insupportable intrusion du pouvoir politique dans la vie privée, intime, des citoyens : gouverner, ce n'est assurément pas dominer, et la confusion du politique et du domestique – que le viol de Lucrece représente dans ses plus effroyables excès, mais qui s'exprime plus discrètement à travers des métaphores du type « fraternité », « paternalisme » etc. – est la marque même du despotisme.

Mots-clés : Pouvoir, Tyrannie, Vertu

19 – Midas

Pour avoir porté secours à Silène, le roi de Phrygie, Midas obtient en récompense de Dionysos que ce dernier exauce un vœu de son choix. Le goût des richesses pousse l'homme à réclamer le pouvoir de transformer en or tout ce qu'il touche. C'est parler sans avoir réfléchi : Midas ne peut

plus rien porter à sa bouche sans que cela ne se transforme en métal précieux. Il supplie alors Dionysos de lui reprendre ce don. Le Dieu lui ordonne de se laver les mains dans les eaux du Pactole, fleuve qui traverse le pays et dont les eaux sont depuis chargées en or.

Le mythe vaut beaucoup – non pour une moralité qui condamnerait l'appât des richesses et la précipitation – mais pour l'usage qu'en firent les poètes et notamment Rimbaud, superposant à la figure attendue de l'alchimiste, celle, plus surprenante, de Midas. Capable de transformer la boue de l'existence en or, le poète, du même coup, se condamne à une solitude fatale : « Pleurant, je voyais de l'or – et ne pus boire ».

Mots-clés : Avidité, Précipitation, Solitude

20 – Olympe (L')

D'une altitude de 2 917 mètres, l'Olympe est bien la montagne la plus élevée de Grèce. Située au nord, à la jonction de la Macédoine et de la Thessalie, cette montagne est éloignée de la plupart des centres de développement politiques et culturels. Il était donc commode d'y voir la résidence des dieux, d'autant qu'une nappe de brume – d'où son nom qui signifierait « montagne dont les nuages s'enroulent autour du sommet » – en dissimule complètement les hauteurs. C'est, de fait, là que les Grecs imaginèrent les dieux, autour de Zeus, boire leur

nectar et déguster cette ambrosie, nourriture divine qui confère immortalité et partant, éternelle jeunesse. S'ils demeurent loin des yeux, les dieux habitent encore la nature et restent proches des hommes.

Mots-clés : Nature, Religion

21 – Oreste

Poussé par sa sœur Électre, Oreste assassine sa propre mère, Clytemnestre, ainsi qu'Égisthe, son complice dans le meurtre d'Agamemnon, à son retour de Troie. La famille des Atrides est poursuivie depuis des générations par cette succession de crimes qui sont autant de vengeances se répondant les unes aux autres. Pour en finir avec ce cycle de la destruction, Athéna institue le tout premier tribunal, l'Aréopage, afin de juger Oreste, de faire la part de sa responsabilité et de celle de sa culpabilité. Les juges étant incapables de trancher, Athéna décide d'ordonner la relaxe. La sagesse conduit ainsi – en cas de partage des convictions – à préférer suspendre le jugement. Oreste n'est pas reconnu coupable, pas plus qu'il n'est innocenté. Le premier verdict de notre culture est donc frappé du sceau de la prudence ; il n'en met pas moins un terme à la vendetta : désormais la justice n'est plus une affaire privée, elle relève de la protection de l'ordre public.

Mais Oreste incarne également, de par ses actes précisément, le héros tragique par excellence, mené par le

destin, et ici incité par Électre à une vengeance, qui n'est au fond pas la sienne. Sartre, dans *Les Mouches*, imagine Oreste revendiquant cet acte, le meurtre, et se l'appropriant pour affirmer, au cœur même de la tragédie, sa liberté.

Mots-clés : Justice, Tragédie, Vengeance

22 – Orphée

Orphée, fils du roi de Thrace Œagre et de la muse Calliope, figure de l'artiste prodigieux, berger à ses heures en Arcadie et amoureux d'Eurydice, est en effet capable par la beauté de ses compositions d'apaiser les bêtes sauvages, de déplacer les montagnes ou encore de séduire les sirènes. Favorisé par le dieu Apollon, il dispose d'une lyre, instrument fabriqué avec une carapace de tortue et neuf cordes en hommage aux neuf muses, ses tantes. Mais c'est à la mort de sa bien-aimée que le poète acquiert toute sa mesure. Figure du deuil inconsolable, Orphée assigne à la poésie lyrique une fonction élégiaque ; il faudra désormais chanter la plainte, le manque et célébrer l'absente « de tout bouquet » : « Je suis le Ténébreux, le Vêuf, l'Inconsolé... ». Apollon entend ses pleurs et lui donne l'opportunité d'aller rechercher Eurydice aux Enfers.

La descente aux Enfers, de la catabase virgilienne à la saison rimbaldienne, devient dès lors un passage obligé pour toute poésie personnelle : épreuve douloureuse de l'échec, prise de conscience brutale du caractère définitif de

la perte, la seconde mort d'Eurydice qu'Orphée ne parviendra pas à ramener avec lui fixe les limites d'un pouvoir de représentation que l'on croyait tout-puissant. Ce qui, dans la représentation, revient à la présence n'est pas ce qui s'est absenté. Le poète crée une autre forme de réalité. Désespéré, Orphée se laisse déchirer par des admiratrices en furie, auxquelles il ne cède pas. Sa lyre est jetée à la mer avec sa tête qui a été arrachée. C'est à Lesbos que l'une et l'autre sont recueillies, par la poétesse Sapho, dont Baudelaire voulut célébrer l'héritage avec Les Fleurs du Mal. Impuissante à faire revenir ce qui n'est plus, condamnée à la nostalgie perpétuelle d'un monde qui a disparu, à présent la poésie, parole de lesbienne, est toujours en fleurs, comme les jeunes filles proustiennes, mais sans postérité, infructueuse, éphémère : vouée aux « anthologies ».

Mots-clés : Art, Mort, Nostalgie, Poésie

23 – Pandore

Elle a tous les dons – c'est ce que signifie son nom – et c'est la première femme, du moins pour la mythologie grecque. Parmi les nombreuses qualités dont les Olympiens l'ont dotée, il faut distinguer l'apport d'Héra : cette curiosité qui la conduira plus tard à ouvrir la fameuse boîte et à libérer parmi les hommes la vieillesse, la maladie, la guerre, la famine, la misère, la folie, le vice, la tromperie et

enfin, la passion.

Véritable « cadeau empoisonné », Pandore est un élément stratégique du dispositif misogyne de dénigrement du féminin dans le monde grec : elle a tout pour séduire, notamment Épiméthée, le frère de Prométhée, dont elle devient l'épouse. Mais elle ne parvient pas à garder fermée cette boîte que les dieux lui ont confiée – en « réalité », une jarre –, comme on le lui avait ordonné. Et toutes les calamités s'en trouvent libérées pour punir les hommes, bénéficiaires de la foudre de Zeus dérobée par Prométhée. Rien ne résiste donc à la curiosité féminine, à l'origine de tous les maux. La légende d'Ève offre dans La Bible une variante sur le même thème. Bien sûr, il y a toujours « l'espérance » qui demeure au fond et qui pourrait sauver la situation, sauf que la traduction est abusive. Elpis, en grec, signifie « l'attente ». Ainsi n'est épargnée aux hommes que l'angoisse de l'attente, ce qui est bien peu de chose...

Mots-clés : Curiosité, Tentation

24 – Pénélope

Éternelle courtisée, la femme d'Ulysse est l'allégorie de la fidélité conjugale. Son nom suggère à lui seul en grec ce rapprochement : pénélops signifie « canard » et les canards allant par deux sont un symbole de la fidélité.

Au cours des vingt années d'absence d'Ulysse, Pénélope

résista aux avances de nombreux prétendants, affirmant la mort de son époux et la pressant de choisir parmi eux un nouveau mari. Elle déclara qu'elle devait terminer le tissage du linceul de son beau-père Laërte avant de faire un choix. La nuit, elle défaisait l'ouvrage qu'elle avait fait le jour. Ce stratagème fut dénoncé par l'une de ses servantes. Au moment où, de plus en plus sollicitée par ses prétendants, elle allait mettre fin à vingt ans de fidélité et de chasteté, Ulysse revint à Ithaque ; après s'être fait reconnaître, il massacra tous les hommes qui avaient envahi sa demeure et se livraient au pillage. Puis il revint auprès de Pénélope et Athéna prolongea pour eux la durée de la nuit.

Mots-clés : Fidélité, Ruse

25 – Persée

Fruit des amours de Zeus et de Danaé, Persée fut à sa naissance placé avec sa mère dans un coffre et jeté en mer, par les bons soins de son grand-père Acrisios. Les flots les menèrent sur les rives de l'île de Sérifhos où régnait Polydectès. Pour pouvoir séduire Danaé à son aise, le roi voulut se débarrasser de Persée devenu adulte, en lui demandant de lui rapporter la tête de Méduse, l'une des trois Gorgones. Aidé par Athéna et par Hermès, le héros, muni du casque d'Hadès rendant invisible, put trancher la tête du monstre sans avoir à croiser son regard pétrifiant. Sur le chemin du retour, il délivra Andromède, enchaînée à

un rocher pour y être dévorée par un monstre marin, l'épousa puis se rendit en Afrique, pétrifia en un vaste massif montagneux le géant Atlas, puis, enfin parvenu à Sériphos, secourut sa mère, toujours harcelée par Polydectès.

Le mythe de Persée est intimement lié à Méduse et à la thématique du regard qui fige. Le face-à-face n'aura pas lieu ; le héros brandissant la tête de son adversaire détourne le visage. C'est ainsi que le fixe Cellini. Le peintre Gustave Moreau réinvente le mythe en renversant les rapports de force, inverse les rôles et les sexes : c'est la tête solaire de Jean-Baptiste qui pétrifie désormais son supposé vainqueur, Salomé, véritablement médusée par le regard lumineux du supplicé.

Mots-clés : Mort, Regard

26 – Prométhée

Le plus célèbre des Titans symbolise l'aspiration des hommes à rivaliser avec les dieux. Prométhée, « le prévoyant » (Épiméthée, son frère, est « celui qui réfléchit après coup »), vole au profit des hommes le feu divin – la foudre de Zeus –, ce qui figure la technique grâce à laquelle l'humanité parviendra à se protéger contre les bêtes et contre les dieux. Prométhée donne donc un visage à l'ambition et au défi ; Gaston Bachelard nomme ainsi complexe de Prométhée « toutes les tendances qui nous

poussent à savoir autant que nos pères, plus que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres » [5]. Il y voit « le complexe d'Œdipe de la vie intellectuelle » [6]. De fait, le roman de Mary Shelley, Frankenstein, porte comme sous-titre « Le Prométhée moderne ». Le choix de la romancière est révélateur : la modernité se vit comme un dépassement en même temps qu'un refus de la tradition ; la place du savoir y est de plus en plus prépondérante, celle du savoir-faire y est centrale. Ces connaissances se veulent non plus accumulées ou cumulatives mais bien dynamiques et exponentielles.

Mots-clés : Ambition, Sciences, Technique

27 – Romulus et Rémus

Mythiques au sens le plus fort du terme, les jumeaux le sont à plus d'un titre : leur destin est lié à la fondation de la Cité par excellence – l'Urbs, Rome – et les associe à l'origine même de notre culture, mais cela dans un brouillard historique si épais qu'il conduit Tite-Live à prévenir son lecteur contre ces récits « dont l'agrément doit plus à l'imagination des poètes qu'au sérieux de l'information » [7].

Les deux figures romaines jouissent donc du prestige du commencement et d'une naissance extraordinaire. Ils descendent d'Énée par leur mère, Rhéa Silvia, une vestale, fille du roi d'Albe Numitor, mais surtout, ils ont pour père le

Dieu de la guerre, Mars. Leur gémellité ajoute encore au surnaturel, ainsi que les conditions de leur survie après leur abandon. On dit qu'une louve les aurait nourris et protégés dans la grotte du Lupercal. Plus prosaïquement, Tite-Live évoque une prostituée, Laurentia – surnommée « la louve » – qui les aurait adoptés. La fondation de la ville, le 21 avril 753 avant Jésus-Christ se paie du sacrifice de l'un des jumeaux : le centurion Celer frappe en effet Rémus d'un coup de pelle qui le tue. Agit-il par zèle ou sur ordre ? S'agit-il d'une querelle à propos d'une « tricherie » sur le décompte des vautours permettant d'attribuer la victoire, ou d'une bravade de Rémus, vexé, qui transgresse le premier décret du nouveau maître de la Cité en franchissant armé la limite sacrée de la nouvelle ville ? Dans tous les cas, la mort absurde de l'un des frères donne à cette fondation la valeur d'un geste sacré.

Mots-clés : Commencement, Fondation, Sacrifice

28 – Sphinx (Le)

De sa mère Échidna, le Sphinx hérite le visage et la poitrine d'une femme – voilà pourquoi l'on préfère souvent évoquer une « sphinge », d'autant plus que le mot est en grec du genre féminin –, de son père Typhon, une queue de dragon, de sa sœur Chimère, un corps de lion, des Harpies – ses autres sœurs –, des ailes. Le Sphinx avait été envoyé en Béotie, à Thèbes, après la mort du roi Laïos, pour punir la

Cité, dévorant tous ceux qui ne parviendraient pas à répondre à l'énigme suivante : « Quel être pourvu d'une seule voix a d'abord quatre jambes, puis deux jambes, puis trois jambes ensuite ? » [8]. Lorsque la réponse sera donnée par Œdipe – « l'homme » –, la Sphinx se précipitera, de rage, du haut de son rocher, libérant la ville et offrant à Œdipe l'opportunité de se présenter en sauveur.

Le Sphinx est énigmatique : l'affirmation est tautologique. De fait, monstrueux assemblage de membres et d'attributs prélevés sur des créatures fabuleuses et primitives (engendrées par Gaïa), le Sphinx participe de cette énigme des origines, dont Œdipe souffre également. La question du Sphinx tend d'ailleurs à faire de l'homme un être inquiétant pour les métamorphoses aberrantes qu'il subit...

Mots-clés : Homme, Monstre

29 – Tantale

Pour avoir dérobé aux dieux l'ambrosie et l'avoir distribuée aux hommes, Tantale est condamné aux Enfers au supplice de la faim et de la tentation, puisqu'il doit – sans pouvoir jamais ni boire ni manger – demeurer immergé dans une rivière où se trouvent, suspendues à une treille au-dessus de sa tête, des grappes de raisin qu'il ne peut atteindre.

Tantale incarne ainsi par le supplice qui lui est infligé la violence douloureuse du désir.

30 – Thésée

L'accès de Thésée au trône d'Athènes pour succéder à son père Égée marque la fin de l'hégémonie crétoise sur le monde méditerranéen ainsi que le début de l'autonomie et de la puissance de l'Attique. De fait, Thésée incarne le chef d'État responsable : volontaire pour rejoindre les jeunes Athéniens sacrifiés au Minotaure crétois, il terrasse le monstre avec l'aide de la fille aînée du roi Minos, Ariane, et débarrasse ainsi les Grecs d'un lourd tribut. Mais sur le chemin du retour, après avoir abandonné Ariane sur l'île de Naxos, il oublie de changer ses voiles noires, symboles de deuil, en voiles blanches, signes de la victoire. De loin, le vieil Égée qui guette le retour de son fils croit que ce dernier a échoué dans son entreprise et, de désespoir, se suicide.

Au pouvoir, Thésée fait preuve de sagesse et de justice ; il accueille Œdipe au terme de son errance expiatoire, et lui offre à Colone la sépulture à laquelle il aspire. Mais la sagesse du monarque contraste avec les frasques de l'homme et du séducteur, qui abandonne Ariane pour sa jeune sœur Phèdre, qu'il trompe à son tour auprès de la reine des Amazones. Avec Thésée s'engage aussi une première réflexion sur les contradictions qui travaillent un homme public dans ses passions privées : les héros sont-ils

toujours héroïques pour leurs proches ? « Les héros ne sentent pas bon », écrit Flaubert, signalant par là qu'il ne faut pas s'en approcher, faute d'être incommodé. L'héroïsme est un spectacle à voir « de loin ».

Mots-clés : État, Héros, Responsabilité

Notes

[1] Georg W. Hegel, « Préface », Principes de la philosophie de droit, Paris, Flammarion, coll. « gf », 1999.

[2] Galilée, L'Essayeur (1623), Paris, Les Belles-Lettres, 1979.

[3] Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, Paris, Gallimard, 1947.

[4] Ibid.

[5] Gaston Bachelard, La Psychanalyse du feu, Paris, Gallimard, 1949.

[6] Ibid.

[7] Tite-Live, Histoire romaine, Paris, Flammarion, coll. « gf », 1999.

[8] Apollodore, Bibliothèque, III, 5, 8

Chapitre II

Fables

Paroles au sens caché ou second, apologues ou allégories, ces fables – du latin *fari*, qui signifie « parler » – ne sont pas ce qu’elles semblent être. L’apologue, en effet, est un court « récit détaillé » (c’est le sens du mot grec) qui expose sous forme allégorique un enseignement. On en attribue la paternité à Platon. Derrière le souci de plaire et de frapper l’imagination, une seule visée : instruire. Le recours à l’apologue s’impose au maître d’un jeune disciple, à l’orateur dont l’auditoire est large, au philosophe qui veut fixer l’attention avant d’argumenter. Ces fables entrent toutes dans des stratégies didactiques.

31 – Abeilles (La fable des)

Traducteur de La Fontaine, Bernard de Mandeville, un médecin anglais, compose à son tour une fable, mais d’une portée de tout autre nature que celles de son modèle : La Fable des abeilles, publiée en 1705.

Mandeville décrit ainsi une ruche dans laquelle chaque

abeille, poursuivant sa satisfaction égoïste, participe à la prospérité extraordinaire de l'essaim. « Les vices privés font le bien public », indique-t-il, et il ajoute que « les défauts des hommes, dans l'humanité dépravée, peuvent être utilisés à l'avantage de la société civile ». Les vices privés sont à l'origine du bonheur commun. Parmi ces vices, les abeilles affectionnent particulièrement l'hypocrisie ; elles s'en flattent, en effet, elles qui n'ont d'autre intérêt que de passer pour honnêtes et désintéressées. Jupiter, irrité par tant d'impudence, décide de rendre chacune d'entre elles véritablement honnête afin que toutes puissent prendre conscience de leur corruption. Devenues vertueuses, elles ont honte de leurs pratiques qui les conduisaient à voler, à mentir et à tromper pour mieux s'enrichir. Dès lors, la ruche s'appauvrit et la prospérité décline. Vertu et richesse économique ne sont pas compatibles !

L'apologue annonce de façon provocante celui de « la main invisible » de Smith. Il contribue à jeter sur le libéralisme économique naissant un réel discrédit moral. N'est-il pas plus hypocrite encore que ne le sont les abeilles de prétendre « moraliser » le marché, les finances ou mieux, le capitalisme ?

Mots-clés : Richesses, Utilité, Vertu

32 – Attelage ailé (L')

« Tout ce qui est âme a charge de tout ce qui est inanimé ; or, l'âme circule à travers la totalité du ciel, venant à y revêtir tantôt une forme tantôt une autre. C'est ainsi que, quand elle est parfaite et ailée, elle chemine dans les hauteurs et administre le monde entier ; quand, en revanche, elle a perdu ses ailes, elle est entraînée jusqu'à ce qu'elle se soit agrippée à quelque chose de solide ; là, elle établit sa demeure, elle prend un corps de terre qui semble se mouvoir de sa propre initiative grâce à la puissance qui appartient à l'âme. Ce qu'on appelle "vivant" c'est cet ensemble, une âme et un corps fixé à elle, ensemble qui a reçu le nom de "mortel". » [\[1\]](#).

Le philosophe complète volontiers par la métaphore du char : l'âme n'est pas seulement ailée ; une fois incarnée, elle ressemble à un véritable « attelage ailé ». De fait, Platon imagine que l'âme est composite et qu'elle est triple – à cette triplicité correspondra celle de La République. Il faut concevoir en effet un aurige, la raison, qui doit conduire ensemble deux chevaux qui tirent l'un et l'autre le char dans des directions opposées : un cheval noir, le concupiscible, et un cheval blanc, l'irascible. Le premier cherche à entraîner l'attelage sur le bas-côté, du côté des appétits et du sensible, le second se cabre et résiste, cherchant à maintenir sur le droit chemin le véhicule. Ces trois parties de l'âme renvoient à celles qui s'équilibrent dans la Cité juste : les philosophes conduisent en effet un attelage où peinent ensemble laboureurs (le cheval noir) et guerriers (le cheval blanc). Connaissance, désir et volonté : tels sont les

trois manifestations de la vie psychique.

Mots-clés : Âme, Désir, Raison

33 – Buridan (L'ânesse de)

Incapable de décider par quoi commencer son dîner, hésitant entre le picotin d'avoine et l'abreuvoir, l'ânesse se laisse mourir de faim et de soif. Cette courte fable attribuée au philosophe du xiv^e siècle Jean Buridan, élève puis adversaire de Guillaume d'Occam, reformule la question posée dans l'Antiquité par Aristote : comment un chien peut-il choisir entre deux nourritures également désirables ? Il s'agit dans un premier temps de donner une illustration de ce que l'on nomme un « dilemme » en logique. Par « dilemme », l'on entend, en effet, non un choix impossible mais plutôt une situation dans laquelle, quel que soit le chemin emprunté ou la décision prise, le résultat est identique. C'est l'argument « cornu » de l'ancienne rhétorique : que je choisisse A ou B, j'aboutis dans tous les cas à C, ce qui rend le fait de devoir choisir entre A et B absurde.

Mais l'apologue est surtout destiné à distinguer l'homme de l'animal, en ce que le premier trouve toujours en lui une puissance de détermination : « Que d'ailleurs l'âme a une telle puissance, bien que n'étant déterminée par aucune chose extérieure, cela se peut très commodément expliquer

par l'exemple de (l'ânesse) de Buridan », écrit Spinoza. « Si, en effet, l'on suppose un homme (au lieu d'une ânesse) dans cette position d'équilibre, cet homme devra être tenu non pour une chose pensante, mais pour l'âne le plus stupide, s'il périt de faim et de soif. » [2].

Cet état, que l'on pourrait assimiler à une liberté totale, Descartes la nomme « liberté d'indifférence » et, aux yeux du philosophe, elle représente le plus bas degré de liberté. Nous l'éprouvons aujourd'hui à travers l'expérience d'une consommation de masse qui nous entretient dans une liberté illusoire et, partant, décevante.

C'est ce qu'analyse en 1968 Herbert Marcuse dans un texte désormais célèbre, L'Homme unidimensionnel. Le philosophe y condamne « le besoin de maintenir des libertés décevantes telles que la liberté de concurrence de prix préalablement arrangés, la liberté d'une presse qui se censure elle-même, la liberté enfin de choisir entre des marques et des gadgets ».

C'est la liberté qu'offrent les linéaires des centres de grande distribution : choisir des produits identiques emballés dans des emballages différents.

Mots-clés : Animal, Liberté, Volonté

34 – Cannibale (Le)

Si le mythe du « bon sauvage » participe de la nostalgie de l'âge d'or et d'une idéalisation de l'état de nature, le cannibale fait entrer l'Occident dans la réalité du monde primitif. Le cannibale n'est pas une fiction, c'est au départ un « effet de réel » : Jean de Léry en témoigne en 1557, et sa rencontre avec l'anthropophage « en la terre de Brésil » devance de quelques décennies les propos de Montaigne. C'est une « chose vue », une « merveille », digne de prendre place au cabinet des curiosités. Les cannibales sont bien des sauvages qui dévorent, au cours de repas rituels, la chair de leurs adversaires, nourris depuis quelques semaines pour l'occasion. Ils découpent les corps et les font rôtir sur une sorte de « grill » qu'ils nomment « boucan » et dont nous conservons le souvenir pour qualifier une fête joyeuse et bruyante : « Voilà donc ainsi que j'ay veu, comme les sauvages Américains font cuire la chair de leurs prisonniers prins en guerre : assavoir Boucaner, qui est une façon de rostir à nous incogne » [\[3\]](#).

Montaigne en fait une fable : « Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, [...] le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux [...] que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé » [\[4\]](#). Ce sera la fable du relativisme culturel : « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ».

Dès lors le cannibale donne à l'Occident une leçon de relativisme des valeurs. Il devient peu à peu un véritable

mythe, au point même de figurer sous forme d'épuration anagrammatique dans le personnage de Caliban – « Canibal » ? – dans la Tempête de Shakespeare.

Mots-clés : Culture, Relativisme, Sauvage

35 – Caverne (Allégorie de la)

« Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur au loin derrière eux ; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée. Imagine que le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux, et au-dessus desquelles ils font voir leurs merveilles. » [5].

C'est ainsi que débute le plus célèbre des apologues philosophiques, destinés à faire connaître au plus large auditoire le cœur même de la représentation platonicienne du monde. Les hommes sont enchaînés à leurs sensations qui ne leur transmettent de la réalité que des ombres. S'ils veulent se retourner vers la vérité, se « convertir », cela

réclamera efforts pénibles et persévérance : sortir de la caverne sensible n'est pas chose aisée (il faut même de la chance, puisque celui qui s'échappe ne peut le faire que parce qu'il constate qu'il est libre de toute entrave), et l'entreprise est d'autant plus étonnante que vivre en dehors de cette même caverne, sous le soleil aveuglant des idées, n'est pas possible : il faudra revenir ensuite parmi les autres hommes, les prisonniers, pour tenter de les délivrer ou de leur dire la vérité. La tâche du philosophe s'annonce ingrate...

Mots-clés : Philosophie, Sensation, Vérité

36 – Cigales (Les)

« D'après la légende, les cigales étaient jadis des hommes, de ceux qui existaient avant la naissance des Muses. Quand les Muses furent nées et que le chant eut paru sur la terre, certains hommes alors éprouvèrent un plaisir si bouleversant qu'ils oublièrent en chantant de manger et de boire, et moururent sans s'en apercevoir. C'est d'eux que par la suite naquit l'espèce des cigales : elles ont reçu des Muses le privilège de n'avoir nul besoin de nourriture une fois nées, mais de se mettre à chanter tout de suite, sans manger ni boire, jusqu'à l'heure de la mort. » [\[6\]](#).

Socrate prétend s'inspirer d'une légende pour composer ce joli mythe, dont pourtant personne n'a jamais su identifier la source. De là à y voir une création originale de Platon... Il

s'agit d'une création poétique, voire d'une récréation dans le dialogue long et assez difficile que mènent ensemble Socrate et le jeune Phèdre. L'enjeu, en effet, est d'inciter l'interlocuteur à ne pas faiblir, alors que le soleil brille et que la fatigue se fait sentir. Au fond, c'est la passion et le plaisir qui alimentent l'effort. Le passionné ignore la lassitude. L'amour suffit à nous faire vivre... La Fontaine, qui n'ignore rien du mythe de Platon, en corrige l'idéalisme : les cigales « ayant chanté tout l'été » finissent tout de même par « se sentir bien dépourvue[s] » à l'arrivée de l'hiver ! L'artiste et le philosophe ne peuvent se contenter de l'exercice de leur « pratique » pour vivre : il leur faut des mécènes ou bien des charges attribuées par le prince.

Mots-clés : Art, Plaisir

37 – Coup de dés (Le)

Si vivre, c'est jouer aux dés, les lancer sur la table pour qu'ils roulent et attendre que tombe la combinaison gagnante ou perdante, combien de joueurs accepteront l'échec sans chercher de fausses excuses, sans invoquer de mauvaises raisons, sans en imputer la responsabilité à tout autre qu'eux-mêmes ? Qui acceptera avec autant d'allégresse la perte que le gain ? Si tous sont prêts à l'emporter, combien supporteront la défaite ? Ils sont peu nombreux, prétend Nietzsche. Cela suppose une grandeur tragique comparable à celle d'Œdipe, qui assume une faute

dont il est coupable mais non responsable. Seule une « force active » (qui va tout au bout de ce qu'elle peut) en est capable. Les autres ont recours à divers stratagèmes : inventer une seconde table de jeu, invisible, voire immatérielle où les résultats s'inverseraient, ou bien rejouer jusqu'à obtenir la combinaison souhaitée, etc. « Timide, honteux, maladroit, semblable à un tigre qui a manqué son bond : c'est ainsi, ô hommes supérieurs, que je vous ai souvent vus vous glisser à part », déclare Zarathoustra. « Vous aviez manqué un coup de dés. Mais que vous importe, à vous autres joueurs de dés ! Vous n'avez pas appris à jouer et à narguer comme il faut jouer et narguer. » [\[7\]](#).

Le coup de dés rappelle, dès lors, que vivre, c'est toujours affirmer à la fois le hasard et la nécessité, et accepter que le fruit du hasard s'impose comme une nécessité.

Mots-clés : Jeu, Hasard, Vie

38 – Dialectique du Maître et de l'Esclave

Comment penser l'esclavage, et plus particulièrement dans un espace culturel où se diffusent sagesse, science et philosophie ? Aristote répond par un raisonnement : l'esclave était initialement un homme libre qui a été vaincu sur le champ de bataille et dont la vie a été mise à la

disposition du vainqueur. La vie du guerrier dominé au combat ne lui appartient plus : c'est le guerrier victorieux qui en dispose, comme il dispose de ses armes et de l'ensemble de ses biens. Hegel, au tout début du xix^e siècle, réactive le propos pour en faire un « modèle » d'interprétation des relations d'inégalité sociale. Pourquoi des dominés et des dominants ? Pourquoi des ouvriers ? Pourquoi des bourgeois ?

Au lieu d'un combat sur un champ de bataille, c'est d'une lutte des consciences pour la reconnaissance dont il s'agit à présent. Le Maître subordonne la volonté de l'Esclave à la sienne, il lui a fait reconnaître une supériorité et cette reconnaissance le libère de toute obligation de transformation de la nature. L'Esclave travaille pour lui ; c'est l'Esclave qui accomplit, en effet, les tâches pénibles et pourtant nécessaires à la vie dans une nature qu'il convient de cultiver.

L'Esclave est donc soumis au Maître et est contraint de lui obéir, mais le Maître se découvre à son tour dépendant. Il est dépendant du travail de l'esclave, il est dépendant de la manière dont l'esclave a transformé ce monde auquel, nécessairement, il est à présent étranger. Voilà qui conduit à penser que, d'une certaine façon, l'Esclave est bien devenu le Maître de son maître et que, mécaniquement, les relations de domination vont s'inverser. C'est de cette conviction que Marx nourrira sa pensée.

Mots-clés : Conflit, Dialectique, Guerre, Travail

39 – « Dieu est mort ! »

« Gott ist tot ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consoler, nous, les meurtriers des meurtriers ? », déclare l'Insensé dans le Gai Savoir de Nietzsche. La « mauvaise nouvelle » parcourt dès lors toute l'œuvre du philosophe. Mais « cet événement prodigieux n'a pas encore fait son chemin jusqu'aux oreilles des hommes ».

La formule est bien connue et elle a pu donner lieu à de nombreux contresens, à commencer par celui qui consisterait à y lire un enthousiasme ou encore l'expression d'un soulagement. En effet, l'Insensé annonce, non une « bonne nouvelle » comme celle des Évangiles, mais une « mauvaise », voire une « très mauvaise nouvelle » pour l'humanité, puisqu'elle implique l'avènement du nihilisme comme philosophie et comme mode de vie.

La « mort de Dieu », c'est en quelque sorte le début de la crise des valeurs. Si « Dieu est mort », cela veut simplement dire que les hommes ne croient plus aux arrière-mondes, qu'ils n'attendent plus rien de « l'au-delà » et que l'existence ne trouve plus désormais son sens que dans sa manifestation la plus matérielle. C'est dire que ce que les valeurs religieuses avaient enseigné à dénigrer – le corps, le sensible, la matière – devient la seule réalité. Hors de ce matérialisme honni et longtemps méprisé, point d'autre doctrine. Voilà donc quelle est l'essence même du nihilisme

: ne tenir pour réel que ce que l'on dévalue.

Mots-clés : Religion, Valeurs

40 – L'éternel retour

« Il dit : “Comment ? Était-ce là la vie ? Allons ! Recommençons encore une fois !” » [\[8\]](#).

Le principe de « l'éternel retour » est au fondement de tout mythe, qui se présente, au fond, comme un mécanisme d'abolition de la temporalité linéaire. De fait, la fonction anthropologique du mythe consiste à la fois à expliquer l'origine et à montrer combien le présent en est la répétition. Les mythes donnent ainsi une compréhension des événements fondée sur l'idée que tout n'est jamais que la répétition du même initial, qu'il est donc inutile d'entretenir une mémoire du passé puisqu'il est aussi le futur, et qu'il serait par conséquent vain, sur un plan général, de croire nécessaire de développer des techniques de conservation.

De ce principe, Nietzsche fait un tout autre usage. Il y voit la « formule suprême de l'affirmation la plus haute qui se puisse concevoir ». Il s'agit au fond d'une méthode : agis de telle sorte que tu puisses vouloir éternellement le retour de ce que tu as vécu. « L'éternel retour » est une ascèse, un exercice de la volonté destiné à éliminer toute forme de ressentiment, de regret. La vie est en effet principe d'affirmation, y compris de la douleur que l'art permet, par

exemple, d'esthétiser et de sublimer. Cet homme qui affirme sa vie comme une nécessité et qui affirme – voire qui revendique – sa pleine et entière responsabilité dans ce qu'il vit, accède à une dimension tragique, sinon surhumaine de l'existence. À cette force active, qui va jusqu'au bout de ce qu'elle peut, s'opposent les forces réactives, celles de la mauvaise conscience, du ressentiment et de la jalousie, celles qui se manifestent à travers les formes les plus variées que revêt l'idéalisme.

Mots-clés : Force, Ressentiment, Volonté

41 – Gygès (L'anneau de)

« Ayant pris place parmi les bergers, il tourna par hasard le chaton de sa bague par-devers lui en dedans de sa main, et aussitôt il devint invisible à ses voisins, et l'on parla de lui comme s'il était parti, ce qui le remplit d'étonnement. En maniant de nouveau sa bague, il tourna à nouveau le chaton en dehors et aussitôt il redevint visible [...]. Il se rendit au palais, séduisit la reine, et avec son aide attaqua et tua le roi, puis s'empara du trône. » [\[9\]](#).

L'affaire est rondement menée, dès lors que Gygès détient le pouvoir d'être invisible. Le dénouement très rapide contraste avec les longues descriptions préalables qui situent les circonstances au cours desquelles le berger a pu dérober la bague magique, venue d'un autre temps. La signification est claire : la tentation est trop forte, nul ne

tarderait à y céder.

Platon reprend ici le récit d'Hérodote selon lequel Gygès se serait emparé du trône de Lydie, après avoir assassiné le roi Candaule. Un épisode légendaire sert donc de cadre à un mythe dont la fonction première est de nous persuader du naturel mauvais de chacun d'entre nous, à commencer par ce pâtre, arcadien lointain, symbole du pacifisme. De fait, personne n'est plus paisible de nature que celui qui garde les moutons, plus étranger que quiconque à l'ambition et aux jeux du pouvoir. Et pourtant, la certitude de se soustraire aux regards d'autrui révèle à Gygès son tempérament profond : c'est que les hommes ne sont pas faits pour la vertu. Il n'y a donc pas d'autre remède que de les y contraindre, et comment mieux y parvenir qu'en les plaçant en permanence les uns sous les yeux des autres ? Dès lors, la meilleure garante de la vertu, c'est bien la transparence. Ainsi les gardiens de la Cité Idéale devront-ils vivre en communauté ; ainsi prête-t-on aujourd'hui plus de vertu à la démocratie locale qu'aux pratiques parlementaires : les conseillers municipaux ou généraux sont en effet des élus de proximité dont le quotidien se mêle à celui des autres citoyens.

Mots-clés : Mal, Vertu

42 — Hermaphrodite (L')/Androgyne (L')

« En ce temps-là, en effet, existait l'Androgyne, genre distinct, qui pour la forme et pour le nom tenait des deux autres, à la fois du mâle et de la femelle » : c'est par ces mots que débute quasiment le discours qu'Aristophane prononce au cours du Banquet que relate Platon. Il ajoute que ces créatures primitives s'attaquèrent aux dieux et que ceux-ci pour les punir les séparèrent en deux parties : « Quand donc l'être primitif eut été dédoublé par cette coupure, chacun, regrettant sa moitié, tentait de la rejoindre. S'embrassant, s'enlaçant l'un à l'autre, désirant ne former qu'un seul être, ils mouraient de faim, et d'inaction aussi, parce qu'ils ne voulaient rien faire l'un sans l'autre. [...] C'est évidemment de ce temps lointain que date l'amour inné des hommes les uns pour les autres, celui qui rassemble des parties de notre nature ancienne, qui de deux êtres essaie d'en faire un seul, et de guérir la nature humaine » [\[10\]](#).

Platon prête donc à Aristophane, le célèbre auteur de comédies, adversaire de toujours, ce mythe qui transpose à l'espèce humaine le mythe de l'Hermaphrodite, ce fils d'Hermès et d'Aphrodite à la beauté si grande qu'elle alluma la passion folle de la nymphe Salmacis, fille de Poséidon, qui forma le vœu d'être unie éternellement à l'objet de son amour. Poséidon l'exauça : Hermaphrodite et Salmacis ne firent dès lors plus qu'un seul être, à la fois mâle et femelle. D'une certaine façon, le mythe des androgynes raconte à l'envers celui de l'Hermaphrodite. Corps séparés, corps confondus, dans les deux cas

l'homme et la femme sont les deux moitiés d'une créature si forte et si parfaite qu'elle a pu croire possible de défier les dieux.

Mais le mythe de l'Androgyne rappelle surtout quelle est la force du désir amoureux, que la finalité même de l'amour, c'est bien la restauration de cette unité perdue, que la quête amoureuse ne peut avoir qu'une seule issue heureuse. Enfin, Aristophane signifie clairement que le désir naît d'une blessure, d'une mutilation. Ce que l'amour me révèle en effet, c'est bien l'insupportable absence de celui ou de celle qu'on aime.

Mots-clés : Amour, Désir

43 – Œdipe (Complexe d')

L'énigme du moi trouve-t-elle sa réponse dans le mythe d'Œdipe, comme l'indique Freud à son ami Fliess dans une lettre datée du 15 octobre 1897 ? « J'ai trouvé en moi comme partout ailleurs des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants. »

Le mythe, dont le plus illustre propagateur demeure Sophocle, rapporte comment, voulant échapper à son destin, Œdipe le précipite : croyant que le roi et la reine de Corinthe – qui en réalité l'ont adopté – sont ses parents, Œdipe s'enfuit vers Thèbes, sa patrie d'origine sur laquelle

règnent ses parents authentiques, Laïos et Jocaste. Tuer son propre père puis épouser sa mère, voilà ce qu'il ne peut éviter.

Le mythe d'Œdipe énonce ainsi, avant toute chose, que personne ne peut se soustraire à la fatalité (du latin *fari*, parler : le *fatum*, c'est ce qui a été dit une fois pour toutes par les dieux) ; or, y avoir recours pour illustrer la condition humaine, c'est déjà donner à son propos valeur d'universalité et exigence de nécessité. Mais comment affirmer l'universalité du « complexe d'Œdipe » ? Que Freud l'ait « trouvé en lui », soit. Mais ces sentiments sont-ils pour autant, comme il l'écrit à Fliess, « communs à tous les jeunes enfants » ? Tout enfant éprouve-t-il pour le parent de sexe opposé une attirance telle qu'elle le pousse à vouloir exclure l'autre parent, ressenti comme « gênant » ? L'hypothèse est rendue publique en 1900 dans *L'Interprétation des rêves*. Elle mérite peut-être une reformulation : tout enfant n'éprouve-t-il pas le besoin de s'identifier, pour le garçon à un modèle masculin, pour la fille à un modèle féminin ? Et cette identification ne trouve-t-elle pas dans la relation au parent de sexe opposé sa plus évidente manifestation ?

Mots-clés : Identification, Moi

44 – Sisyphe

Dans la mythologie grecque, Sisyphe, fils d'Éole, fondateur

de Corinthe, célèbre pour sa ruse et ses brigandages (à tel point que certaines versions font de lui le véritable père d'Ulysse), est condamné pour avoir trompé les dieux en enchaînant Thanatos, venu le chercher pour le royaume d'Hadès, à un supplice éternel, que l'écrivain Albert Camus transforme en image de la condition humaine : rouler quotidiennement au sommet d'une montagne un rocher voué à dévaler derechef. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus livre en effet, en 1942, une première définition de l'absurde qui « naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde ». Il ajoutera : « L'absurde, c'est la raison lucide qui constate ses limites ».

Nos actes quotidiens sont ainsi dépourvus de signification ; ma raison se découvre incapable de leur donner un sens véritable. Ce que je pose comme des fins ou des significations ne sont que des leurre, destinés à me laisser supporter précisément leur vacuité. La grandeur de l'homme est à trouver dans cette lucidité, dans l'acceptation de cette « condition » (c'est-à-dire de cette situation à laquelle nul ne peut échapper). Camus utilise ainsi le mythe et, ce faisant, le détourne puisqu'il en évacue la dimension « punitive ». Car, évidemment, dans le strict cadre de la culture grecque, le châtement de Sisyphe est au contraire de ce qu'en fait l'auteur de *L'Étranger* : lourd de sens.

Mots-clés : Condition humaine, Destin

45 – Theuth

« L'écriture présente [...] un grave inconvénient, qui se retrouve du reste dans la peinture. En effet, les êtres qu'enfante celle-ci ont l'apparence de la vie ; mais qu'on leur pose une question ils gardent dignement le silence. La même chose a lieu pour les discours écrits : on pourrait croire qu'ils parlent comme des êtres sensés ; mais si on les interroge avec l'intention de comprendre ce qu'ils disent, ils se bornent à signifier une seule chose, toujours la même. » [\[11\]](#).

Platon présente ici un mythe qui serait prélevé de la culture des Égyptiens, mais attention ! Peut-être ne s'agit-il là que d'une pure invention de Socrate dont Phèdre a, quelques minutes auparavant, souligné l'aisance à imaginer des légendes de n'importe quel pays : pastiches et contrefaçons font partie de la panoplie logomachique de la fameuse « torpille » !

Le dieu Theuth est ingénieux, il invente procédés et techniques destinés à faciliter la vie des hommes, et il les présente au roi Thamous. Parmi ses inventions se trouve l'écriture. Mais le roi se montre prudent : l'écriture ne rend service aux hommes qu'en apparence. On pourrait croire en effet qu'elle est au service de la mémoire, dont elle accroît l'étendue et l'efficacité. Il n'en est rien, l'écriture tout au contraire rend « oublieux », elle détruit la mémoire, elle ne l'entretient pas.

La technique nous asservit donc autant qu'elle nous libère : le progrès se paie toujours d'une toujours plus grande dépendance.

Mots-clés : Dépendance, Progrès, Technique

46 – Veilleur de nuit (Le)

« Tout État plus étendu que l'État minimal violerait le droit des individus. Le rôle de l'État doit donc se limiter à celui d'un veilleur de nuit. » [\[12\]](#).

Robert Nozick, le pourfendeur libéral de l'État-providence dans *Anarchie, utopie et État*, propose, en 1974, pour reconduire l'État à sa vraie place, la métaphore du veilleur de nuit, celui que l'on ne croise jamais mais qui s'assure de la sécurité pendant les temps de repos. Inutile le jour, il est indispensable la nuit, mais son intervention demeure exceptionnelle – en cas d'urgence, précisément.

Au cours de la journée, il dort. Il faut bien que le veilleur de nuit se repose ! Pas d'uniformes dans les rues qui rendent la présence de l'État visible, pas de services rendus au public qui lui donneraient un air « providentiel », pas d'impôts qui en feraient une sorte de voleur. Reste un État low cost pour un usage minimal et une société civile indépendante, responsable et totalement libérée de toute forme de contrôle extérieur.

47 – Voile d'ignorance (Le)

Toujours dans la perspective d'une réflexion avec pour horizon la fondation d'une justice sociale, John Rawls imagine dans la Théorie de la justice l'apologue du voile d'ignorance qui doit recouvrir tous ceux qui ont à décider de l'organisation de la société. Il leur faut en effet oublier, ignorer leurs intérêts, leur situation dans le jeu social.

Dans une démocratie où les citoyens décident de leur destin commun, chacun doit faire comme s'il ne savait pas ce qui pourrait ou non l'avantager. Dans cette situation, chacun a tout intérêt à adopter les mesures les plus équitables possibles. Le voile d'ignorance permet à des individus libres et égaux de fonder un ordre juste au sein duquel, par exemple, il s'avère nécessaire d'instituer un certain nombre d'inégalités, parce qu'elles sont justes, selon ce même principe du voile précisément.

Application : il est juste de chercher à établir une politique d'allocations sociales, permettant aux plus démunis de survivre et d'en maximaliser la rémunération. C'est la loi « maximin », la maximalisation des minimas. En effet, recouvert de ce voile d'ignorance quant à sa position future dans la société, chaque associé doit avoir intérêt à vouloir établir une mesure dont il pourrait un jour bénéficier. Le voile d'ignorance est bien davantage qu'une

image et un mythe, c'est une méthode pédagogique, destiné à faire prendre conscience qu'une politique de redistribution sociale est, avant toute chose et au-delà des clivages idéologiques, rationnelle.

Mots-clés : Équité, Justice, Liberté

Notes

[1] Platon, Phèdre, Paris, Flammarion, 1992.

[2] Baruch Spinoza, Pensées métaphysiques, Paris, Flammarion, 1964.

[3] Jean de Léry, Histoire d'un voyage en la terre du Brésil, chap. XV, Paris, Librairie générale française, 1994.

[4] Montaigne, Essais, I, 3, « Des cannibales » Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.

[5] Platon, La République, Paris, Garnier, 1966.

[6] Platon, Phèdre, op. cit.

[7] Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, op. cit.

[8] Ibid.

[9] Platon, La République, livre II, op. cit.

[10] Platon, Le Banquet, Paris, Flammarion, coll. « gf », 1999.

[11] Platon, Phèdre, op. cit.

[12] Robert Nozick, Anarchie, utopie et État, Paris, puf, 2003.

Chapitre III

Personnages

Le personnage est un masque. Du latin *per sonare*, « faire entendre à travers », l'étymologie renvoie à la manière dont les comédiens antiques utilisaient leurs masques comme un véritable porte-voix. Dès lors ce personnage que forgent les auteurs joue à la fois le rôle de masques et de porte-voix : il dissimule pour mieux faire entendre.

Certaines créations de fiction ont fait preuve d'une telle efficacité que leur nom propre est devenu un nom commun. En rhétorique, la figure est identifiée : il s'agit d'une antonomase.

48 – Batman

En 1939, Bob Kane et Bill Finger imaginent un nouveau héros, Bruce Wayne, jeune héritier de la plus grosse fortune de Gotham City, élevé par son majordome, Alfred, après l'assassinat de ses parents.

L'originalité du projet ne repose évidemment pas sur le retour de la figure du justicier masqué, appelé à venger

sans répéter la mort de ses parents dès que l'occasion d'un crime nouveau se présentera, mais plutôt sur la complexité du personnage, qui n'est pas un « superhéros » tout à fait comme les autres. Tout d'abord, il choisit de dissimuler son identité sous un costume qui évoque la chauve-souris, animal nocturne, effrayant, caché dans les caves, qui renvoie vers le monde de la nuit et son aspect inquiétant. Si le costume de Superman – et, dans une certaine mesure, celui de Spiderman – arborait fièrement les couleurs de l'Amérique, celui de Batman avoue une appartenance au monde des ténèbres auquel sont vouées d'ailleurs les créatures qu'il traque : le Joker, le Pingouin, Catwoman, Double-Face, etc. Cette « fraternité » peu commune entre le justicier et ses adversaires est soulignée par le caractère double que tous partagent, et la fêlure qu'ils conservent d'un passé traumatisant.

D'autre part, Bruce Wayne ne dispose pas de « superpouvoirs » surnaturels qui lui donneraient un avantage déterminant. Il détient simplement une immense fortune qu'il met au service de la création et de la confection de gadgets, d'une technologie extrêmement sophistiquée : que serait Batman sans la Batmobile ? D'une certaine manière, Batman appartient au monde des objets, au monde des choses, plus attaché aux accessoires – à l'accessoire ? – qu'à l'idéal. Il partage déjà avec le futur James Bond cette futilité masculine qui se soucie de l'esthétique d'une carrosserie, de l'avancée technologique en matière de commande à distance, comme du pli d'une

cape noire ou d'un smoking de même couleur...

Mots-clés : Héros, Justice

49 – Big Brother

Qui est ce « Grand Frère », Big Brother, dont la reproduction du visage recouvre tous les murs d'Océania, vaste État totalitaire soumis à un parti unique ?

La fable imaginée par George Orwell en 1948 est l'occasion pour l'auteur de développer une « dystopie », inspirée du régime soviétique. Les amours interdites de Winston Smith et de Julie sont l'occasion de décrire ce monde de mensonges et de leurre, où les mots signifient la chose comme son contraire – « War is peace, peace is war » –, où l'histoire ne cesse d'être réécrite, où toute contestation est impossible – l'opposant emblématique, Emmanuel Goldstein, est une création du régime –, où toute forme d'initiative est découragée, toute individualité laminée.

Big Brother est ainsi une invention, une image, destinée à entretenir le culte de la personnalité. Il est aussi le symbole de ce regard qui contrôle tout, « panoptique » et scrutateur ; il place la société sous vidéosurveillance. De fait, notre époque est bien celle de ce que Gilles Deleuze et Michel Foucault appelaient les « sociétés de contrôle » : on parle dès lors de « traçabilité », celle des portables, des cartes de crédit, etc. La fable d'Orwell est prophétique, elle nous

parle de nous.

Il est d'ailleurs d'autant plus étonnant aujourd'hui de retrouver le nom de Big Brother, décliné parfois en plusieurs langues – Gran Hermano en Espagne, par exemple – à l'occasion de programmes télévisés, dits « de télé-réalité ». Des volontaires sont enfermés dans une grande maison et filmés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour le plus grand bonheur de millions de téléspectateurs qui prennent plaisir au spectacle du quotidien de semblables, d'individus auxquels, assurément, ils ressemblent. Le choix du titre orwellien de l'émission par les producteurs témoigne du cynisme des uns et de l'absence de culture des autres. Quel aveu !

Mots-clés : Image, Propagande, Totalitarisme

50 – Charlot

Exemple rare d'un créateur entièrement identifié à son personnage, Charlie Chaplin – masque de Charles Spencer – n'existerait pas sans son personnage de Charlot, qui l'accompagna pendant plus de soixante-dix films. Clown romantique, mime vagabond, clochard naïf, ingénu, sensible, faible et espiègle à la fois, Charlot a la légèreté élégante et poétique, il est l'incarnation même du burlesque, c'est-à-dire de cette aptitude à traiter légèrement des questions graves. Il est intéressant que les surréalistes et le poète Henri Michaux (dont le personnage de Plume

doit beaucoup à Charlot) aient vu en lui un pair :

« De caractère dadaïste, impulsif, primitif, indifférent, Charlie n'est pas viable,

Il échoue en tout, est mis à la porte de partout, a tout le monde à dos.

De là son comique formidable et ininterrompu. » [\[1\]](#)

Charlot dit le décalage, notamment le décalage par rapport au présent. Ses trop grandes chaussures et ses vêtements défraîchis de vagabond, son chapeau melon, la canne et la redingote signalent une splendeur déchue, un passé qui ne trouve plus dans le présent sa gloire. « La modernité ne nous convient pas », proclame Chaplin, de manière programmatique dans un film, Les Temps modernes, de 1936 – temps de crise, mais surtout premier film parlant de Charlie Chaplin, neuf ans après l'invention de la bande-son !

Mots-clés : Modernité, Progrès, Technique

51 – Chauvin

« Chauvin (Nicolas), soldat français né à Rochefort, dix-sept fois blessé pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. L'exaltation naïve de son patriotisme et de son admiration pour l'empereur l'avait, non moins que sa valeur,

rendu célèbre dans toute l'armée. » [2].

Le substantif « chauvinisme » est forgé, quant à lui, en 1845 et il entre dans le Dictionnaire de l'Académie en 1879, accompagné de la définition suivante : « Terme très familier qu'on a employé pour chercher à tourner en ridicule un sentiment exalté de la gloire des armées françaises ».

D'une allégorie de la fidélité et du patriotisme, la figure de Chauvin se métamorphose en véritable caricature, au point que devenu, par lexicalisation, un adjectif commun, « chauvin » désigne à présent l'excès, le ridicule d'un attachement inconditionnel au point d'en être la manifestation de la bêtise. Le chauvinisme a aujourd'hui la force et la faiblesse d'une passion ; c'est la passion de la patrie. Mais attention : sa véritable nature est masquée par l'emploi détourné du mot. Contrairement à ce que l'usage pourrait laisser croire, en effet, l'attitude du chauvin n'est pas défensive. Certes, proclamer son « chauvinisme », c'est défendre envers et contre tous son attachement à la patrie. On y lit alors une préférence exacerbée. Mais il ne s'agit pas d'un simple « droit de préférence ». Nicolas Chauvin est un soldat, et l'un des plus belliqueux... Le chauvinisme est ainsi, par nature, offensif, au propre comme au figuré, et « impérialiste ».

Mots-clés : Nation, Patriotisme

52 – Docteur Jekyll

Henry Jekyll, le bon docteur, sous l'effet d'une drogue de sa composition, se transforme en Mister Hyde, double monstrueux libidinal et brutal.

Stevenson, en 1886, à l'occasion d'un jeu de mots, révèle la face cachée de la respectabilité, reprenant à son compte l'idée d'un dédoublement de la personnalité. Chaque homme est double, travaillé par le conflit du bien et du mal qui le partage. Mais, au-delà de ce qui annonce les découvertes de Freud – qui, à l'époque, achève à peine ses études de médecine –, il s'agit aussi d'une réécriture originale du roman de Mary Shelley, Frankenstein, mise en garde expressive des dangers que la science fait courir à la société.

Mots-clés : Bien et mal, Sciences

53 – Dom Juan

La modernité n'a produit que peu de mythes : même Frankenstein est une réécriture, comme le signale sans fard le sous-titre : « Le Prométhée moderne ». Certains critiques réduisent les créations mythiques de la modernité à une liste de deux noms : Faust et Dom Juan, deux figures qui n'ont assurément pas d'équivalent dans le monde antique. De fait, quelle serait la source classique à laquelle puiserait, en 1630, Tirso de Molina pour El Burlador de Sevilla ?

À l'origine du personnage de Dom Juan se trouve toutefois

un certain Tenorio qui aurait, au xiv^e siècle, tué un Commandeur dénommé Ulloa dont il avait auparavant séduit la fille. C'est du moins ce qu'attestent les chroniques de Séville. Mozart, Mérimée, Baudelaire, Byron, Corneille et Molière donneront sur ce canevas, par la diversité et la réussite des variantes qu'ils composent, valeur d'universalité au personnage.

Quels sont les traits caractéristiques de ce Dom Juan aux mille facettes qui semble avoir séduit la modernité ? C'est à Kierkegaard, sans doute, que l'on doit la lecture la plus perspicace du mythe : le philosophe danois y voit la représentation de ce qu'il nomme le stade esthétique. De fait, Dom Juan est bien l'homme de la sensation, de l'éphémère, de l'instant et de l'instantané. Voilà pourquoi l'homme n'a ni parole ni mémoire. Il ne vit qu'au temps présent, oublieux du passé, insoucieux du futur. Il préfigure de la sorte l'individu moderne, hédoniste, ignorant et sans scrupule. Mais Dom Juan incarne aussi la force du désir : « Dans chaque femme, il désire la féminité tout entière, et c'est en cela que se trouve la puissance, sensuellement idéalisante, avec laquelle il embellit et vainc sa proie en même temps. Le réflexe de cette passion gigantesque embellit et agrandit l'objet du désir, qui rougit à son reflet en une beauté supérieure. » [3].

L'espace d'un instant, une femme se trouve aimée comme si elle était unique, irremplaçable, nécessaire, comme si elle était « la » femme. Tel est bien le secret de la séduction

qu'exerce Dom Juan : prendre la partie pour le tout, donner au particulier – une femme, un moment – la forme de l'universel.

Mots-clés : Désir, Esthétique, Instant, Modernité, Séduction

54 – Dracula

Imaginée par le Britannique Bram Stoker en 1897, dans une Angleterre étran­glée par le puritanisme, la figure de Dracula donne aux lecteurs l'occasion d'une év­asion, non seulement dans le domaine du fantastique et de l'exotisme, mais aussi – perspective hors normes – dans un récit sur la volupté interdite, l'extase inavouable que procure le baiser du vampire. Stoker s'inspire d'une figure historique : celle de Vlad Tepes, prince de Valachie au xv^e siècle, célèbre pour ses cruautés et le supplice du pal qu'il infligeait à ses prisonniers.

Mais c'est surtout à la source littéraire qu'il puise : The Vampyre de John Polidori, sur une idée originale de Lord Byron, invente une créature nouvelle avec laquelle la littérature n'en a pas fini encore aujourd'hui. Dracula, le dragon, impose pour longtemps des panoplies – gous­ses d'ail, pieux, eau bénie –, des paysages – la forêt transylvanienne, le château gothique et la montagne escarpée – et des rythmes biologiques singuliers – cercueil

à la cave le jour, morsure jugulaire pour la soif la nuit, et l'éternité pour errer.

Ce que le mythe du vampire a de particulièrement intéressant, c'est sa longévité ou plutôt sa capacité à se renouveler et à renouveler son public. Aujourd'hui, les jeunes lecteurs de Stéphanie Meyer – Twilight –, les amateurs de séries télévisées – Buffy, True Blood –, les cinéphiles de tout calibre – Nosferatu, Le Vampire, Dracula, Underworld, etc. – entretiennent l'engouement. C'est que le vampire conserve son caractère romantique initial de rebelle, de révolté. Il incarne le rejet de la société diurne, de ses règles et de ses valeurs ; il se vit dans l'excès, s'affirme dans les comportements limites – plus « borderline », c'est difficile ! –, revendique le principe de plaisir, se sent exclu, et trouve dans la nuit ainsi que dans la couleur noire un refuge identitaire. Bref, le parfait « ado » en crise.

Mots-clés : Désir, Fantastique, Transgression

55 – Don Quichotte

« Don Quichotte est la première des œuvres modernes puisqu'on y voit la raison cruelle des identités et des différences se jouer à l'infini des signes et des similitudes ; puisque le langage y rompt sa vieille parenté avec les choses, pour entrer dans cette souveraineté solitaire d'où il ne réapparaîtra, en son être abrupt, que devenu littérature ; puisque la ressemblance entre là dans un âge qui est pour

elle celui de la déraison et de l'imagination. » [\[4\]](#).

Michel Foucault souligne ainsi dans une page célèbre de l'essai *Les Mots et les Choses* l'importance du roman de Cervantès, qui, en 1605, impose un nouveau visage pathétique de la requête d'idéal : Alonso Quijano, Don Quichotte de la Mancha, le chevalier à la triste figure, pourfendeur de Moulins et défenseur d'un idéal chevaleresque devenu anachronique.

Don Quichotte est-il fou ? Est-il tombé malade à la lecture de tous ces romans de chevalerie qui peuplent sa bibliothèque et hantent à présent son imagination ? Au fond, peu importe. Qu'il joue et se prenne au jeu, sûrement. Mais l'essentiel est ailleurs : dans la résistance. Don Quichotte livre en effet un ultime combat pour défendre le droit du désir à se prendre pour la réalité ; il refuse le présent pour entretenir les valeurs d'un passé qui n'a par ailleurs jamais existé, un passé fictif, mythique, une origine que la modernité est en train d'effacer.

Et qui reprendra la quête, après lui ? Quel sera le Don Quichotte de la modernité ? La réponse est une « blague » qui donne raison à Cervantès ; il faut la chercher loin des plateaux arides de La Mancha, dans une petite ville de province – Yonville l'Abbaye – près de la pharmacie : elle s'appelle Emma Bovary.

Mots-clés : Idéalisme, Vérité, Vertu

56 – Fantômas

Véritable création populaire, Fantômas, né de l'imagination de Pierre Souvestre et de Marcel Allain en 1911, se retrouve porté au cinéma quelques mois à peine après sa naissance (les premiers films de Louis Feuillade sont tournés dès 1913, signe d'une remarquable popularité) et porté aux nues par les surréalistes qui lui reconnaissent une beauté noire intensément satanique, aussi fascinante que celle d'un Maldoror, par exemple. Il est rare d'ailleurs que le personnage principal d'une série romanesque soit le « méchant », en l'occurrence ici : « le plus grand criminel de tous les temps ».

La singularité de Fantômas est renforcée par la ligue de tous ceux qui le combattent, nombreux et attachants : Juve, l'inspecteur de la Sûreté qui le traque (et dont il est le frère), Fandor, le jeune journaliste débrouillard qui seconde Juve et qui est amoureux d'Hélène, la fille de Fantômas et sa seule faiblesse, etc. Si les adversaires de Fantômas sont si nombreux, c'est que le mal qu'ils combattent est lui-même multiple dans ses manifestations. Fantômas change en effet très souvent de formes et d'apparences : ses visages sont « légion ».

Mots-clés : Héros, Mal

57 – Faust

À l'origine de ce conte populaire allemand qui rapporte de quelle manière un certain docteur Faust vendit au diable son âme en échange d'une seconde vie, il y eut sans doute un homme bien réel – un érudit, un savant – accusé d'avoir étudié puis pratiqué la magie noire à Cracovie, et disparu dans d'obscures conditions à Staufen en 1538.

Attaché à la figure du diable – Méphistophélès, du grec mephitis, « exhalaison pestilentielle » – qui lui propose ce pacte, Faust est le symbole de cet homme travaillé par le mal, tenté par l'orgueil et le désir de tout savoir, dans lequel la modernité se retrouve.

Imaginé pour le théâtre par Christopher Marlowe, le mythe acquiert toute sa mesure grâce aux versions qu'en donna Goethe et à leur traduction, de l'allemand au français, signée Nerval.

Mots-clés : Modernité, Pacte

58 – Frankenstein

Plus étonnantes encore que le roman lui-même, les circonstances au cours desquelles l'œuvre fut conçue puis rédigée relèvent de la folie romantique et nourrissent la mythologie de ces gloomy wanderers, ces poètes du lac qui inventèrent la fureur et les orages, et dont Chateaubriand comme son héros René avouèrent le dévorant désir.

Que l'on imagine une jeune femme de 16 ans qui s'enfuit – contre la volonté paternelle – en compagnie de sa demi-sœur Claire Clairmont et de l'homme qu'elle aime, le poète anglais Shelley, précédé depuis longtemps d'une réputation notoire de libertin (il poussera son épouse au suicide en cherchant à lui imposer Mary et un ménage à trois). Tous trois sont hébergés, villa Diodati, au bord du lac Léman, chez Lord Byron qui tombe éperdument amoureux de Claire. Parce que la saison est mauvaise et qu'il pleut sans discontinuer, Byron propose à la compagnie un « concours » de récits de fantômes, à la manière gothique. C'est à ce moment-là que la jeune Mary, qui ne porte pas encore alors le nom de Shelley, invente le personnage de Victor Frankenstein. Inspirée par la présence de ces monstrueux génies que sont Byron et Shelley, et sous l'emprise de l'opium, la jeune femme jette les bases de ce roman de science-fiction, le premier du genre, qu'elle achèvera en 1818 après avoir enfin épousé Shelley. Dans le contexte de la révolution industrielle naissante, et, d'autre part, d'une émancipation personnelle complète, on conçoit bien où Mary Shelley puise sa matière.

Il s'agit d'un roman qui se présente sous la forme d'un récit enchâssé – celui de Robert Walton, qui recueille, lors d'une expédition vers le pôle Nord, le témoignage de ce docteur Frankenstein qui sacrifia son bonheur, la vie de ses proches et sa propre existence à une créature à laquelle, grâce à la foudre, il avait donné la vie. Mary Shelley invente ainsi cette figure du savant fou, fou de l'orgueil de se croire

pareil à Dieu pour donner ainsi la vie à un corps inanimé. Elle nourrit l'intuition de la démesure des ambitions scientifiques et, peut-être, de cette visée de l'infini dont le philosophe allemand Edmond Husserl fera, un siècle plus tard, la caractéristique de la conscience occidentale.

Mots-clés : Démesure, Infini, Romantisme, Sciences

59 – Gavroche

« Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à... »

Le garçon, qui est monté sur la barricade ramasser des munitions sur les cadavres des insurgés, n'achèvera pas la chanson. Il meurt, à son tour, frappé d'une balle en pleine poitrine. C'est ainsi que Victor Hugo fait disparaître Gavroche, sur une barricade du quartier Saint-Merri, le 6 juin 1832, jour de l'insurrection des républicains, au lendemain de l'enterrement du général Lamarque.

Gavroche, dans *Les Misérables*, ne tient qu'un second rôle. C'est le fils des Thénardier qui, pour fuir ses parents, vit dans la rue. De fait, Gavroche incarne l'esprit de Paris. « Paris a un enfant et la forêt a un oiseau ; l'oiseau s'appelle le moineau ; l'enfant s'appelle le gamin. »

Pour Hugo, Gavroche représente le « gamin », mot qui désigne alors « un enfant qui passe son temps à jouer dans les rues » [5]. Mais le portrait est si saisissant, parmi des personnages qui, eux, sont de premier plan, que le personnage finit par être complètement identifié au roman. Hugo réinvente l'enfant vagabond et débrouillard que les romans picaresques espagnols avaient imposé au xvii^e siècle, en lui donnant une dimension allégorique : Gavroche, c'est la rue, c'est-à-dire une représentation du peuple de la ville. Il est joyeux, simple, insouciant, généreux, innocent et victime.

Mots-clés : Enfance, Peuple

60 – Golem

La légende du Golem, divulguée par le romancier Gustav Meyrick, appartient au folklore yiddish. Elle est née au xv^e siècle et rapporte que le maharal de Prague, Yehudah Leib, aurait donné la vie, grâce à l'usage de la magie, à une créature de terre, chargée d'aller à travers la ville découvrir les crimes et les prévenir. Le mot – qui signifie « cocon » en yiddish – renvoie ainsi à un être inachevé, à peine ébauché, précédant Adam selon les kabbalistes. Un morceau de parchemin sur lequel le rabbin inscrit le mot emeth – qui, en hébreu, signifie « la vérité » – suffit à donner vie à la créature. En effaçant le « e » initial, etc., le Golem redevient inanimé. Dans la légende, la créature échappe à son

créateur qui ne la contrôle plus. Le Golem, de rassurant devient alors effrayant.

Créature issue du folklore, le Golem est l'instance du fantastique et de la prétention des hommes à contrôler des forces qui, pourtant, finissent toujours par les dépasser.

Mots-clés : Créature, Fantastique, Folklore

61 – Juif errant

« Sans relâche, depuis mille et huit cents années,
Sous tous les ciels, le long des routes étonnées
De ce passant ancien qui revenait toujours,
Ahasvérus marchait, la tête et les pieds lourds. » [\[6\]](#)

À l'origine de ce mythe colporté depuis le Moyen Âge, le récit de la vie de ce cordonnier de Jérusalem, Ahasvérus, qui crache sur Jésus pendant le chemin de croix et lui refuse son aide. Il est condamné à l'errance éternelle. Le mythe est surtout activé en 1844 par le roman d'Eugène Sue. Le succès de cette légende est immédiat. Elle participe de ces récits explicatifs qui « justifieraient », aux yeux de leurs auteurs, l'antisémitisme. Les juifs seraient maudits et toutes les formes d'exclusion dont ils furent les victimes seraient justifiées par l'attitude des juifs de Jérusalem à l'égard de Jésus. Le mythe du « Juif errant » s'inscrit donc dans un dispositif qui intègre la trahison de Judas et les conditions du procès de Jésus.

62 – K

C'est une simple lettre, majuscule et initiale qui désigne à deux reprises, dans l'œuvre de Kafka, le personnage principal du roman : K, l'arpenteur du Château, et Joseph K., le héros du Procès. Cette réduction onomastique par métonymie en annonce une autre, ontologique et poétique : le personnage kafkaïen rapporté à une seule lettre a perdu en épaisseur romanesque, en « volume psychologique ». Cette frêle silhouette qui passe à travers les pages n'est pas une simple stylisation : elle renvoie aussi à un monde dans lequel toute identité a disparu, un monde peuplé d'individus tous semblables et vides, un monde de hollow men, où ne figurent plus que dans des matricules des numéros d'ordre associés aux noms. Mais si le nom de K. ne veut rien dire, en effet, il permet néanmoins encore un classement : entre J et L. Dans ce monde déserté, seuls demeurent le souci de l'ordre, du contrôle et un appareil d'État démesuré, constituant désormais l'unique réalité civile et politique.

Quant à son « profil » – puisqu'il ne peut s'agir que de cela – celui de K. correspond à un être passif et absent de sa propre existence. Il préfigure évidemment ces « héros de l'absurde » qui peupleront les romans du xx^e siècle – de L'Étranger de Camus à la Femme des Sables d'Abê Kobô –,

jamais vraiment surpris, prêts à toutes les formes de banalisation de l'extraordinaire, et soumis aux circonstances.

Mots-clés : Absurde, Banalité, État, Modernité

63 – Mickey

Mickey aurait pu être un lapin et s'appeler Oswald ou encore Mortimer : voilà ce que rapporte son créateur, Walt Disney, qui, en 1928, invente la petite souris aux gants blancs, vouée à conquérir l'imaginaire de l'enfance.

Du personnage de Mickey qui a investi le monde de la bande dessinée et du dessin animé, il y a peu de choses à dire, sinon précisément cette transparence – ou plutôt cette épure – grâce à laquelle il a pu justement gagner en universalité. De fait, Mickey manque de relief et s'il en était pourvu au début de sa carrière, son créateur l'a progressivement limé. Au point que Mickey vaut aujourd'hui exclusivement pour tous ceux qui l'entourent et qui sont, eux, beaucoup plus singuliers : Pluto, Donald, Minnie, Picsou, etc. Mickey est donc, sinon un « chef de bande », du moins un signe de ralliement – que l'on sait graphiquement ramener à trois cercles : un grand pour la tête et deux petits pour les oreilles –, un hôte en redingote rouge et gants blancs, l'huissier d'un univers de créatures merveilleuses qui, de Blanche-Neige à Buzz l'Éclair, entretiennent la nostalgie de l'enfance. Au fond, Mickey a

fini par trouver sa véritable vocation : directeur d'hôtel et de parcs d'attraction, ce que l'anglais permet de désigner du même mot, resort.

Homme d'affaires avisé, il a compris en effet qu'offrir, le temps d'un séjour de quelques heures ou de quelques jours, le luxe d'entrer dans la fiction d'un monde où une musique joyeuse et entraînante ne cesse jamais d'être magiquement diffusée, où les manèges tournent sans arrêt et où les sensations fortes sont offertes en toute sécurité – bref, un monde parallèle peuplé des personnages des plus belles histoires de notre enfance –, cela « n'a pas de prix ».

Mots-clés : Bonheur, Enfance, Loisir

64 – Nana

Nana est la fille de Gervaise et de Coupeau. Elle apparaît pour la première fois dans *L'Assommoir* et sa naissance est fixée par le romancier Émile Zola en 1852. Le récit de sa brève existence – elle meurt de la petite vérole en 1870 – fait l'objet d'un roman publié en 1880, qui obtient un succès public considérable, au point que non seulement le tirage atteint les cent mille exemplaires vendus l'année de la publication du texte, mais aussi que le nom de l'héroïne, diminutif du prénom d'Anna, passe dans le lexique usuel pour désigner familièrement une femme aux mœurs légères.

Nana, le roman éponyme, retrace l'itinéraire d'une jeune

femme, véritable objet du désir masculin et allégorie de l'amour. Elle apparaît au tout début du texte dans le rôle « physique » de Vénus qui rend littéralement fous ses amants, qu'elle pousse à la ruine ou au suicide. L'apothéose est atteinte lorsqu'une pouliche qui porte son nom gagne une course attendue et que tout l'hippodrome s'écrie « Nana ! » en présence de l'empereur. Son destin est ainsi lié à celui du Second Empire, dont elle finit par être la représentation, ou l'allégorie : elle meurt avec la déclaration de guerre à la Prusse.

Comme souvent, la fiction dépasse la réalité et le modèle – l'actrice Blanche Dantigny – disparaît derrière un personnage devenu familier, mais dont on oublie trop souvent la fin. La mort de Nana, en effet, révèle au fond la vérité du Second Empire : la corruption. Du corps splendide de Nana dont le spectacle somptueux inaugurerait le roman, il ne reste à la dernière page que le visage ravagé : « C'était un chamier, un tas d'humeur et de sang, une pelletée de chair corrompue, jetée là, sur un coussin. Les pustules avaient envahi la figure entière, un bouton touchant l'autre ; et, flétries, affaissées, d'un aspect grisâtre de boue, elle semblait déjà une moisissure de la terre, sur cette bouillie informe, où l'on ne retrouvait pas les traits [...]. Il semblait que le virus pris par elle dans les ruisseaux, sur les charognes tolérées, ce ferment dont elle avait empoisonné un peuple, venait de lui remonter au visage et l'avait pourri. » [7].

Mots-clés : Allégorie, Corruption

65 – Peter Pan

Né au début du xx^e siècle dans l'imagination de J. M. Barrie, le personnage de Peter Pan – héros de la nouvelle *The Little White Bird*, puis d'un roman et d'une adaptation musicale – s'impose à notre culture grâce à l'adaptation de Walt Disney et du dessin animé éponyme. Celui qui vit dans le « pays imaginaire » de Neverland incarne pour nous ce refus de grandir et ce rejet du monde des adultes propres au complexe de Peter Pan. Ses aventures en compagnie de Wendy et des enfants qui l'accompagnent, son combat contre le capitaine Crochet, toutes ces péripéties ne nous retiennent que pour l'alternative qu'elles offrent à une vie d'enfants sages qui se préparent à devenir des adultes.

Mots-clés : Enfance

66 – Rastignac

Lorsque le lecteur de Balzac découvre le personnage d'Eugène de Rastignac, le jeune homme a 22 ans, il vient à Paris étudier le droit et loge à la « pension Vauquer », rue de l'Arbalète. Sous la férule de Vautrin, il découvre dans *Le Père Goriot* (1835) les lois de la jungle sociale et enterre au cimetière du Père Lachaise, dans la tombe de Goriot, ses dernières naïvetés de jeunesse : « Et pour premier acte de

défi que Rastignac portait à la société, il alla dîner chez la baronne de Nucingen » [8].

Dès lors, Rastignac devient l'un des fils conducteurs de la trame de l'entreprise de La Comédie humaine. Sur la scène balzacienne, il tient le rôle de l'ambitieux – d'aucuns disent de l'arriviste. Et chaque apparition le situe un peu plus haut sur l'échelle de la réussite : banquier et amant de Delphine (Le Bal de Sceaux), homme d'affaires puissant et cynique (Illusions perdues, La Peau de chagrin), ministre (La Maison Nucingen), ministre à nouveau, pair de France et époux in fine de la fille de Delphine et du baron de Nucingen (Le Député d'Arcis).

Dans l'histoire du roman de formation, Rastignac incarne encore le rêve d'ascension sociale, de conquête des femmes et du monde à la fois. Julien Sorel, le héros de Stendhal – comme à sa manière d'ailleurs, Fabrice del Dongo dans La Chartreuse de Parme –, constatera, quant à lui, la fin de l'entreprise : l'apprentissage des règles sociales conduit à intégrer le principe d'immobilité sociale.

Mots-clés : Ambition, Apprentissage, Réussite

67 – Rocambole

En 1857, Ponson du Terrail imagine un personnage qui apparaît pour la première fois dans un roman intitulé L'Héritage mystérieux, roman que plus personne ne lit

aujourd'hui, publié à l'époque en feuilletons et destiné à connaître une suite abondante sous la forme de dizaines d'autres romans de la même lignée.

Ce personnage de criminel, de voleur plus ou moins justicier à ses heures et selon les besoins des différents épisodes, prend le nom de Rocambole, un nom qui survit aujourd'hui dans notre culture grâce à l'adjectif « rocambolesque ». L'adjectif a occulté le nom propre d'un « héros », à présent totalement oublié. Or, quand dit-on d'une aventure, par exemple, qu'elle est rocambolesque ? Lorsque les péripéties se multiplient et que, la logique du récit s'affolant, les aventures relatées deviennent proprement incroyables, que des personnages que le lecteur avait crus morts ressurgissent de manière imprévisible et que l'arbitraire romanesque se double d'une amnésie du romancier qui « oublie » le passé de ses créatures.

Mots-clés : Aventure, Imagination

68 – Socrate

« Celui qui n'écrit pas », selon l'expression désormais consacrée de Nietzsche, laisse ainsi plus facilement aux autres le soin d'écrire à sa place. De fait, si Socrate fut un homme de paroles, seuls ceux qui l'ont entendu connurent véritablement sa pensée. Et les propos rapportés, par Platon et Xénophon principalement, constituent Socrate, le philosophe du dialogue, en un « personnage » tout aussi

fictif que celui qu’Aristophane exhibe sur scène dans *Les Nuées*, par exemple. Bien sûr, l’homme vécut à Athènes de 470 à 399 avant Jésus-Christ, date à laquelle il est condamné à la peine de mort à la suite d’un procès fameux ; bien sûr, on n’ignore rien de sa famille, de son père Sophronisque, tailleur de pierre et sculpteur de son état, de sa mère la sage-femme Phénarète, de sa première épouse l’acariâtre Xanthippe ; bien sûr, on connaît ses exploits militaires, lorsque par exemple il sauve la vie d’Alcibiade à la bataille de Potidée... Mais vécut-il comme un simple vagabond dans les rues d’Athènes ? Était-il banquier, comme certains l’affirment ? Qu’enseignait-il précisément ? Les propos que lui prête Platon renvoient-ils à sa pensée ? A-t-il inventé l’idéalisme, la philosophie ? Ya-t-il un « avant » et un « après » Socrate, comme il y a un « avant » et un « après » Jésus-Christ ?

À l’évidence, les historiens de la philosophie en font un repère, mais tout repère, on le sait bien, est un artifice, une construction. Que cherche-t-on ainsi à établir lorsque le philosophe Démocrite, pourtant strictement contemporain de Socrate (– 460, – 370), est identifié comme un présocratique ? Socrate reste encore aujourd’hui l’instrument d’un enseignement de la philosophie qui veut faire de l’idéalisme la seule véritable pensée.

Mots-clés : Idéalisme, Philosophie

69 – Spartacus

Véritable symbole de la révolte, Spartacus rassemble toutes les conditions pour constituer un mythe : une vie brève et hors du commun, une origine et une fin obscures ; tout ce qui laisse libre cours à l'imagination. Au point que les Romains, vexés d'avoir été tenus en échec pendant trois ans, inventèrent à ce gladiateur thrace, probablement issu des légions auxiliaires (déserteur, repris, puis vendu comme esclave ?) une naissance princière, pour ne pas avoir l'humiliation d'avoir été vaincu par n'importe qui. Beaucoup plus tard, ce qui renforce le mythe, les communistes allemands choisissent d'intituler, en septembre 1916, le périodique du parti Spartakus, et de prendre du coup le surnom de « spartakistes ».

Ce faisant, ils commettent un contresens, preuve que le mythe s'impose déjà à la vérité historique : Spartacus, en effet, n'était pas un révolutionnaire, il ne contestait pas l'ordre. Son unique souci était de ramener les esclaves qui l'accompagnaient dans leurs nations d'origine. Alors qu'il en avait l'opportunité, il ne marcha pas sur Rome, il ne chercha pas à renverser le régime, à établir une république plus juste, à faire abolir l'esclavage... Spartacus n'avait pas de projet, pas de visée politique. C'était un révolté.

Mots-clés : Révolte, Révolution

70 – Tartuffe

Créé par Molière en 1669, le personnage emprunte à des

prédécesseurs contemporains : la Ma-cette – la fausse dévote de Mathurin Régnier –, le Montufar de Scarron dans *Les Hypocrites* – plus proche encore y compris sur le plan phonique –, et Onuphre, l'hypocrite des *Caractères de La Bruyère*. De fait, si le sous-titre de la pièce est « L'imposteur », il aurait pu tout aussi bien être « L'hypocrite ». Un Tartuffe, en effet, c'est d'abord un hypocrite, un homme « sous le masque » au sens étymologique ; bref, un comédien. Mais la comédie qu'il joue chez Molière, c'est celle de la fausse dévotion, cheval de Troie qui lui permet de se glisser dans la vie et la demeure d'Orgon dont il est devenu le directeur de conscience. Homme de pouvoir et non de foi, plus matérialiste que spiritualiste, Tartuffe est inquiétant : sans l'intervention finale du roi, il parviendrait à faire arrêter Orgon et à le déposséder entièrement. L'hypocrisie est donc la plus efficace des armes de conquête du pouvoir, Dom Juan s'en souviendra.

Mots-clés : Hypocrisie, Pouvoir

71 – Tarzan

Servi par la bande dessinée (Burne Hogarth et les comics trips) et par le cinéma (Johnny Weissmuller et Christophe Lambert marqueront de leur interprétation un personnage créé en 1912 par le romancier Edgar Rice Burroughs), Tarzan est aujourd'hui encore l'un des mythes les plus influents dans notre société. Il associe le mythe de l'enfant sauvage

à celui de la nature paradisiaque, et contribue à instruire le procès de la culture qui pervertit et dénature les hommes. Mais Tarzan, c'est aussi « l'homme-singe » stricto sensu, le mâle demeuré animal qui véhicule évidemment une certaine représentation de la masculinité. C'est le mâle dominateur mais que la patience et la pédagogie de Jane parviennent à contrôler. Tarzan contribue ainsi à la distribution des rôles : au masculin la force primitive, au féminin la culture et l'art d'assaisonner la réalité, c'est-à-dire la cuisine !

Mots-clés : Masculin, Nature

72 – Tintin

Le sémillant reporter belge du Petit vingtième est une énigme. Qui est-il ? Comment se prénomme-t-il réellement : Martin ? Quelles sont ses origines ? La saga dont il est le héros ne le précise pas. Quant à la source d'inspiration du personnage, elle fait débat. En 1981, Léon Degrelle – fondateur du rexisme, une variante belge du fascisme – affirmait avoir inspiré Hergé par sa coiffure et ses culottes de golf. L'information fut plusieurs fois démentie par les proches du dessinateur. Bref, un Tintin idéologue ?

Tout cela prête à sourire, même si les premiers albums font aujourd'hui l'objet d'une lecture particulièrement critique, et que nul ne considère Tintin au pays des Soviets ou Tintin au Congo comme des œuvres de simple divertissement. Le personnage, dans tous les cas, n'est

sans doute pas aussi lisse que son visage, dépourvu du moindre trait, pourrait le laisser croire. Pourtant, dans la plupart des aventures qu'il vit, Tintin se trouve plongé au cœur d'un univers asexuel, manichéen, où les forces du mal sont toujours vaincues et où le faible se voit toujours offrir une protection. Hors du temps, dans une géographie composée de clichés rassurants, porté par un graphisme soigné et assez académique, Tintin nous assure que rien ne changera jamais, que le monde est une aire de jeu et que l'histoire ne laisse pas de trace.

Mots-clés : Enfance, Histoire

73 – Zarathoustra

Plus connu sous la forme grecque de son nom – Zoroastre, « celui à la lumière brillante », « l'astre d'or » –, Zarathoustra, il y a plus de trois mille ans, « imagine » une représentation dualiste du monde pourvue d'un Ciel et d'un Enfer, et dans laquelle deux principes s'affrontent, le bien et le mal, mais qui voit toujours s'imposer un Dieu souverain, Ahura Mazda. C'était faire évoluer le mazdéisme des origines vers un monothéisme qui ne s'avoue pas encore complètement. Aujourd'hui, près de cent mille parsis se réclament encore du zoroastrisme.

Dans notre culture occidentale, la figure de Zarathoustra fait référence au long poème philosophique de Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra (1883-1885), un cinquième

évangile, selon l'auteur.

Mots-clés : Mal, Monothéisme

Notes

[1] Henri Michaux, « Notre frère Charlie », in Œuvres complètes, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1998.

[2] Pierre Larousse, Grande Encyclopédie, Paris, Larousse, 1867.

[3] Søren Kierkegaard, Ou bien... ou bien..., Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1984.

[4] Michel Foucault, Les Mots et les Choses, Paris, Gallimard, 1966.

[5] Littré, Dictionnaire de la langue française.

[6] Catulle Mendès, « La Charité », Contes épiques, Paris, 1884.

[7] Émile Zola, Nana, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002.

[8] Honoré de Balzac, Le Père Goriot, Paris, Pocket, 1998.

Chapitre IV

Rumeurs

La parole du mythe est aussi une parole incertaine parce que trop lointaine : une rumeur, l'écume de l'histoire ou bien encore une parole de fou, de « mythomane ». Il y a donc des mythes dont la dimension fictionnelle est l'une des composantes essentielles de la signification, des mythes qui se donnent à lire comme des mensonges délibérés.

74 – Atlantide

De cette île aux dimensions d'un continent fondée par Poséidon, il ne reste que quelques évocations chez Platon : « Devant ce passage que vous appelez, dites-vous, les colonnes d'Hercule [se trouvait] un empire grand et merveilleux. Cet empire était maître de l'île tout entière et aussi de beaucoup d'autres îles et de portions du continent. En outre, de notre côté, il tenait la Libye jusqu'à l'Égypte et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie [...]. Mais dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre et des cataclysmes ; dans l'espace d'un seul jour et d'une nuit

terribles, [...] l'île d'Atlantide s'abîma dans la mer et disparut. » [\[1\]](#)

L'idée d'une civilisation engloutie, où tout n'était qu'abondance surnaturelle et technologie venue de l'au-delà – certaines rumeurs alimentèrent autrefois la « thèse » d'une origine quasi extraterrestre des Atlantes –, aux institutions parfaites, bref, le rêve d'une utopie réelle est récurrent au cours de l'histoire des idées.

La légende conserve-t-elle le très lointain souvenir de cette explosion volcanique qui eut lieu au xv^e siècle avant Jésus-Christ ? L'île de Théra – qui pourrait être l'actuelle île de Santorin – fut le lieu d'une éruption gigantesque, provoquant un véritable raz-de-marée et des vagues hautes de plus de deux cents mètres, un tsunami qui ne disait alors pas son nom. Un nuage de cendres parvint même jusqu'en Crète et Amnisos, le port de Cnossos, aurait été submergé par ces vagues démesurées.

Mots-clés : Catastrophe, Utopie

75 – Auteur (L')

« Quelque approbation qu'ait eue cette histoire dans les lectures qu'on en a faites, l'auteur n'a pu se résoudre à se déclarer ; il a craint que son nom ne diminuât le succès de son livre. » [\[2\]](#) L'auteur du premier grand roman d'analyse français se dissimule aux premières lignes de son œuvre.

Est-ce par crainte, par feinte, fausse pudeur ou excès de lucidité ? C'est qu'en réalité, la question de l'auteur est, au xvii^e siècle, sinon sans aucune importance, du moins de moindre importance qu'aujourd'hui. De fait, cette négligence de l'époque offre à certains, de temps à autre, l'opportunité de prétendre légitimement remettre en cause l'authenticité de certaines pièces de Molière ou de Shakespeare. Or, peu importe si La Rochefoucauld a ou non prêté main-forte à madame de Lafayette, et si d'autres encore s'y sont mis. De la même façon, qu'ajoute à l'œuvre la connaissance du nom de l'auteur ? Le masque du pseudonyme ou les asters de l'anonymat ne retirent rien à la qualité du livre. Sont-elles plus pathétiques, enfin, ces lettres, si c'est une religieuse portugaise qui les a rédigées ou bien si c'est Guilleragues qui, les ayant imaginées, a refusé de les signer... Nombreux sont donc ceux qui, de Rabelais – alias Alcofribas Nasier – à Gary-Ajar, ont joué avec leur nom d'auteur, avec l'identité même de l'auteur, voire avec sa nécessité.

Or, si le nom de l'auteur est fort utile à l'éditeur pour savoir à qui verser des « droits » – reconnus d'ailleurs depuis la fin du xviii^e siècle –, fort utile également aux pouvoirs publics, et à la justice en particulier, pour connaître l'identité de ceux et de celles que l'on doit juger responsable de tel ou tel écrit, fort utile enfin aux bibliothécaires pour ranger leurs étagères, il repose peut-être sur un malentendu, voire une imposture. Roland Barthes, écrit, dans un article de 1968 intitulé « La mort de

l'auteur » : « L'auteur règne encore dans les manuels d'histoire littéraire, les biographies d'écrivains, les interviews des magazines, et dans la conscience même des littérateurs, soucieux de joindre, grâce à leur journal intime, leur personne et leur œuvre [...]. L'explication de l'œuvre est toujours cherchée du côté de celui qui l'a produite, comme si, à travers l'allégorie plus ou moins transparente de la fiction, c'était toujours finalement la voix d'une seule et même personne, l'auteur, qui livrait sa confiance » [3].

Sans aller jusqu'à suivre Barthes dans une analyse datée et marquée du ridicule jargon des années 1970, qui remplacerait « l'auteur » par le « scripteur », il faut bien convenir que cet attachement à l'auteur – à l'idée même d'auteur – ne peut que satisfaire le narcissisme de l'individu moderne qui croit encore à la « singularité du génie » et autres formules de même calibre. Comment ne pas convenir, en effet, que l'œuvre est l'œuvre de l'époque, du lieu de son jaillissement ? Que dans le processus de création extrêmement complexe, la marque d'un homme singulier soit lisible, c'est une évidence, mais en faire l'essentiel paraît relever du mythe !

Mots-clés : Création, Origine

76 – Eldorado (L')

Véritable rêve de conquistador, la croyance en l'existence d'une ou de plusieurs « cités d'or » sur le territoire

américain anime les expéditions sur l'Amazone de Gaspar de Carvajal, au xvi^e siècle, dont s'inspira le cinéaste Werner Herzog pour réaliser son film *Aguirre, la colère de Dieu*. L'Eldorado, c'est donc l'objet même du désir matérialiste, une forme d'utopie étonnante puisqu'elle manifeste un idéal de richesse – pur oxymore de la modernité – qui se révèle le plus puissant moteur pour la conquête de l'Amérique, tant vers le sud que vers le nord, où l'on évoque là, plus concrètement, une « ruée vers l'or ». Le paradis des Temps modernes est donc métallique : plus d'arbre de la connaissance mais des mines qu'il faut découvrir, plus de jardin à cultiver mais des ressources à exploiter.

Mots-clés : Bonheur, Utopie

77 – Île de Pâques (L')

Découverte un jour de Pâques, en 1722, par l'explorateur hollandais Jacob Roggeveen, l'île, au large du Chili, n'a cessé d'étonner, non seulement pour ses statues gigantesques et mystérieuses, disposées sur des plateformes creusées à même les falaises, mais surtout pour son extrême dénuement, conséquence manifeste de l'effondrement brutal d'une civilisation qui semblait avoir pourtant été capable de produire sur le plan technique et spirituel des réalisations peu communes. Mais, pour satisfaire la réalisation de ces mystérieuses sculptures,

arbres et palmiers furent transformés en rails de bois et en cordes, au détriment des navires de pêche qui auraient pu être construits, et dont l'utilité économique est évidente. La forêt disparue, le sol perdit de sa stabilité et les terres cultivées furent balayées par les pluies torrentielles habituelles dans cette région. Loin de toute terre habitée, les Pascuans n'avaient d'autres ressources que celles qu'ils savaient se ménager et entretenir. Ils ne pouvaient rien attendre de l'extérieur. Lorsque Cook, à la fin du xviii^e siècle, mit le pied sur l'île, la catastrophe était intervenue : la pénurie alimentaire s'installant durablement, les Pascuans se retournèrent contre leurs prêtres qui les avaient encouragés à ces comportements aberrants. Une période de guerres intestines s'en suivit et les survivants s'entretuèrent : en 1872, il ne restait que cent onze Pascuans sur l'île.

Mots-clés : Catastrophe, Écologie, Nature

78 – Lumières (Les)

The Enlightenment, dans l'Angleterre de la fin du xvii^e siècle, les Lumières, en France, au cours de la première moitié du siècle suivant, die Aufklärung, en Allemagne, à l'heure des bilans : le mouvement se propage à travers l'Europe, il a ses illustres « lampadophores » – Locke, Voltaire, Kant, etc. – et tout ce que le xviii^e siècle a de grand et de nouveau semble y prendre sa part. Ces Lumières assurent ainsi, par exemple,

le triomphe de la littérature d'idées qui occulte toutes les autres : quel bachelier aujourd'hui peut citer un seul poète du xviii^e siècle ? Et pourtant, il y a bien une poésie, dite « néoclassique », qui prépare le romantisme. Mais le culte de la Raison et l'affirmation d'un progrès nécessaire emportent toute la complexité d'un siècle que notre vision rétrospective et simplificatrice réduit trop souvent à un événement – la prise de la Bastille –, une œuvre – *Candide* –, et une invention – la guillotine. Il n'est évidemment pas question à ce propos d'instruire le procès des clichés, mais plutôt de s'interroger sur une époque qui s'identifie elle-même à une métaphore. Les Lumières, comme il y eut auparavant la Renaissance...

À l'évidence, les Lumières eurent leur part de clair-obscur et ne se le dissimulèrent guère : dès 1721, Montesquieu dans les *Lettres persanes* brosse assez subtilement un portrait de ces hommes éclairés qui vont faire le siècle, prompts à s'enthousiasmer, à l'instar du persan Usbek, pour une large libération de la société mais incapables, dans le cadre de leur vie privée, de comprendre le besoin d'émancipation de leurs épouses, libéraux en public, et despotiques à domicile. Que l'on se souvienne ainsi, par exemple, de ces contradictions qui travaillent la vie et l'œuvre de Voltaire ou de Rousseau, et qui, lorsqu'on les rappelle, suscitent toujours stupéfaction et scepticisme.

En septembre 1784, Mendelssohn publie *Que signifie : éclairer ?* Il y formule déjà une crainte : « L'abus des

Lumières affaiblit le sens moral, conduit à la dureté, l'égoïsme, l'irrégion et l'anarchie ».

Mots-clés : Culture, Progrès

79 – Nos ancêtres les Gaulois...

La formule a valeur magique pour évoquer l'enfance et les premières leçons d'histoire administrées à l'école primaire. Elle repose néanmoins sur un « mensonge d'État », forgé à la fin du xix^e siècle, lorsqu'il convenait de rassembler la Nation en vue d'une reconquête territoriale. De fait, l'unité se fera d'autant plus facilement que l'on aura établi une origine commune et, si possible, révélatrice des valeurs que l'on entend diffuser. Le terrain a été préparé par le Second Empire qui encourage cette archéologie et fait ériger sur le site supposé d'Alésia en 1866 une statue de Vercingétorix où figure l'inscription :

« La Gaule unie
Formant une seule nation
Animée d'un même esprit
Peut défier l'Univers. »

De Gaule unie, il n'y en eut jamais, pas davantage d'ailleurs que de Gaulois hirsutes et chevelus, du moins parmi les dirigeants : les aristocrates celtes suivent en effet les

usages romains, ils sont rasés et leurs cheveux sont courts !

La Troisième République se précipite sur l'occasion, et cette découverte d'une origine gauloise que le très emblématique Henri Martin propage, en 1875, dans son Histoire de France populaire convient bien à des élites politiques qui s'apprêtent à séparer l'Église de l'État français et à engager la nation dans une reconquête des territoires perdus. Ces Gaulois « tombent à pic » pour faire oublier quelques « détails » essentiels : Clovis, le premier roi des Francs, ses origines germaniques, son baptême, etc.

Mots-clés : Idéologie, Nation, Propagande

80 – Pierre philosophale

La Pierre des Sages – le « cinquième élément » que l'on appelle aussi alkahest et qui se trouve au cœur de l'alchimie, cette fausse science, comme l'explique Gaston Bachelard dans La Psychanalyse du feu – a, pendant des siècles, fasciné les plus grandes intelligences.

Cette pierre rouge, « molle » et lourde s'obtient au terme d'un processus de trois étapes – l'œuvre au noir, l'œuvre au blanc et l'œuvre au rouge – élaboré par Nicolas Flamel (1330-1418), ce mécène parisien, devenu riche semble-t-il subitement, à qui l'on attribue le privilège de l'avoir découverte et d'en avoir disposé. De fait, cette pierre est

supposée réaliser par simple contact la transmutation des métaux vils en or. Mais le but des alchimistes n'est pas la richesse ; ce qui importe à leurs yeux, c'est de trouver le moyen d'extraire de cette pierre ce qu'ils appellent « la panacée », l'élixir de longue vie.

Mots-clés : Croyance, Sciences

81 – Pomme

« Ceci n'est pas une pomme », devrait-on signaler au bas du tableau de Fragonard intitulé « Le verrou » (1778), où sur le côté gauche fut ajoutée, sur un tabouret, une pomme précisément, afin que nul ne puisse se méprendre sur les intentions de l'homme et de la femme enlacés. En effet, le fruit symbole de la tentation, du péché, des voluptés interdites – celui dans la chair duquel Ève aurait planté les dents –, ce fruit-là n'est pas une pomme, ou plus malicieusement : la pomme n'en est pas une, du moins selon l'étymologie.

De fait, le latin pomum signifie simplement « fruit ». C'est en ce sens qu'il faut comprendre la « pomme de terre », fruit de la terre, ou encore la « pomme de pin ». Le latin, pour désigner ce que nous nommons une pomme, emploie le mot malus qui, à l'accusatif, se confond avec malum, le mal. Dès lors, l'erreur de traduction s'explique : « croquer la pomme » peut sembler plus logique que « croquer le mal » ; c'est pourtant beaucoup moins poétique. Point de pommiers

donc au Paradis, simplement une traduction qui confond le sens propre et le sens figuré, et qui, par souci de la lettre, manque au fond d'esprit.

Mots-clés : Fruit, Traduction

82 – Prise de la Bastille

La puissance des symboles ! Dans les faits, tout commence par le constat qu'il manque à la milice ce que Jacques de Flesselles, le prévôt des marchands, vient de mettre sur pied : la poudre nécessaire à ses fusils. Cinquante mille hommes qui se sont armés aux Invalides et pas de poudre... Où en trouver ? La réserve la plus proche est localisée : la Bastille, vieille forteresse inutile et coûteuse que Necker, dès 1784, avait souhaité détruire. Le marquis de Launay, gouverneur de la Bastille, donne l'ordre à ses trente gardes suisses et aux quatre-vingts vétérans qui complètent la « garnison » d'ouvrir le feu sur les manifestants : une centaine de morts, et l'on connaît la suite. Bilan de ce 14 juillet 1789 : la libération de sept prisonniers (deux fous, un gentilhomme débauché, et quatre escrocs), de Launay et ses gardes suisses lynchés par la foule, et le symbole de l'arbitraire royal terrassé... accidentellement.

Mots-clés : Histoire, Symbole

83 – Progrès

L'idée de progrès renvoie au développement de l'espèce humaine à travers l'histoire. L'acception moderne est fixée en effet par Condorcet, dans un texte de 1793 intitulé *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Le philosophe y affirme que « l'espèce humaine marche d'un pas ferme et sûr dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur ».

Le progrès est bien une notion caractéristique de l'esprit des Lumières, qui implique autant l'idée d'une perfectibilité de l'homme que celle du sens de l'histoire. Elle témoigne de l'optimisme absolu de ceux que la raison désormais éclaire ; elle est aussi, écrit Baudelaire, « une croyance de paresseux ». C'est bien en ce sens que l'on peut dire du progrès qu'il est un véritable mythe : rien n'assure en effet une amélioration infinie des conditions de vie, une domination toujours plus grande des phénomènes naturels, une intelligence plus lucide, ou des performances meilleures.

Croire que, par la volonté ou par le travail, « on » va nécessairement progresser, c'est évidemment naïf... mais c'est une naïveté utile.

Mots-clés : Bonheur, Perfectibilité

84 – Réchauffement

climatique (Le)

Est-ce le commencement d'un climategate ? Au-delà de la simple polémique qui oppose le Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (giec) à tel ou tel scientifique indépendant dénonçant là une « imposture écologique », il est désormais possible d'entendre s'exprimer une ébauche de « climato-scepticisme », soutenant l'idée selon laquelle la période de réchauffement s'est achevée en 1998 et que nous serions actuellement soumis à une phase de refroidissement. De telles affirmations contrastent évidemment avec celles du giec, prévoyant une hausse de 1,1 °C à 6,5 °C d'ici la fin du siècle. La parole des prix Nobel de la paix 2007 (giec et Al Gore, conjointement) ne ferait-elle plus autorité ?

Sur le sujet du réchauffement climatique, alors que les Nations unies en sont à leur quinzième « Conférence des parties » avec le sommet de Copenhague qui s'est tenu en 2009, on a affirmé tout et son contraire. Ce qui est à présent certain, c'est qu'en matière de risque écologique, le principe d'incertitude vaut autant que le principe de précaution, auquel d'ailleurs il est lié. Mais surtout, on discerne mieux désormais les contours des conflits d'intérêt que génère l'écologie. De fait, un véritable « pouvoir vert » se révèle, en même temps que la géopolitique dissipe les derniers doutes et les ultimes naïvetés : tous les moyens ne sont-ils pas bons pour ralentir l'essor de la Chine et de

l'Inde, grands consommateurs de ces énergies fossiles dont la combustion dans l'atmosphère fait à présent débat ?

Mots-clés : Climat, Écologie, Sciences

85 – Roncevaux

Éginhard, dans son ouvrage *Vita Caroli Magni*, rapporte que le 15 août 778, l'arrière-garde de l'armée de celui que l'on nomme encore à l'époque Charles I^{er} tombe dans une embuscade tendue dans les Pyrénées, à Roncevaux, par une bande de brigands basques. Au nombre des victimes se trouve un certain comte Roland, préfet de la marche de Bretagne. De ce non-événement, la littérature s'empare et transforme, cinq siècles plus tard, l'épisode en « Chanson de geste », et l'anecdote en épopée : Roland est devenu un neveu de Charlemagne, d'ailleurs en avance sur son sacre d'une vingtaine d'années, les Basques se sont orientalisés et le sacrifice des preux permet à l'Empereur de rejoindre sa capitale en toute sécurité, donnant par là un exemple de fidélité vassalique admirable. L'alchimie du mythe opère et transforme le plomb d'une escarmouche en ce métal plus précieux entre tous : l'héroïsme.

Mots-clés : Héros, Histoire, Idéologie

86 – Sade

Le marquis de Sade était-il sadique ? Si oui, il l'ignorait puisque l'adjectif n'apparaît qu'en 1834, soit vingt ans après sa mort, et que la pathologie qui lui est à présent associée est décrite par Richard von Krafft-Ebing, en 1886, dans *Psychopathia Sexualis*.

Le marquis de Sade était-il un écrivain ? Notre modernité a choisi de répondre par l'affirmative, même si le ressassement à l'œuvre, d'une œuvre à l'autre, limite assurément la portée véritablement artistique des romans de Sade ; peu d'art dans la manière.

Le marquis de Sade était-il un philosophe ? Camus en fait un philosophe de la révolte « métaphysique » : « Le succès de Sade à notre époque s'explique par un rêve qui lui est commun avec la sensibilité contemporaine : la revendication de la liberté totale, et la déshumanisation opérée à froid par l'intelligence » [4]. Il y voit surtout, dans *L'Homme révolté*, le précurseur de la pensée totalitaire du début du xx^e siècle : « La réduction de l'homme en objet d'expérience, le règlement qui précise les rapports de la volonté de puissance et de l'homme objet, le champ clos de cette monstrueuse expérience, sont des leçons que les théoriciens de la puissance retrouveront, lorsqu'ils auront à organiser le temps des esclaves » [5]

Il y a un vertige à regarder la vie de Sade : onze années

d'incarcération à la Bastille puis à Vincennes, suivis des douze années d'internement à Charenton soit vingt-trois ans sur soixante-quinze années d'existence.

Mots-clés : Liberté, Révolte

87 – Valmy

Une simple canonnade. On sait qu'à Valmy, l'armée de la Révolution arrête ses adversaires prussiens grâce à son artillerie, à Gribeauval – pour le dire clairement – et aux 20 000 coups de canon qui furent tirés. Les 24 000 Français font reculer les 100 000 Austro-Prussiens, sans véritablement combattre (on dénombre 300 tués parmi les Français et 184 chez leurs adversaires). Dans l'euphorie de ce « miracle » la Convention proclame le 21 septembre 1792, au lendemain de la victoire, la République.

Comme il n'y eut, ce jour de gloire, « rien à voir », l'on prit dès lors l'habitude d'imaginer Valmy à partir de ses moulins – des moulins d'ailleurs que l'artillerie française avait, sur l'ordre de Dumouriez, détruits au début du combat. Mais les moulins sentimentaux de Valmy contribuent toujours au mythe de la naissance d'une nation, lorsque les citoyens en armes firent « barrière de leurs corps » aux envahisseurs.

Mots-clés : Histoire, Image, Nation

88 – Vendetta (Mickaël)

Ce n'est pas par provocation que figure au nombre des cent mythes ce personnage à mi-chemin de la réalité et de la fiction, entré quasiment par effraction dans une actualité qui ne voudra probablement demain plus de lui, ni par goût un peu facile des mises en abîme, mais bien pour ce qu'il révèle de la possibilité qui s'offre désormais à chacun d'entre nous : devenir le promoteur du spectacle de sa propre vie.

Mickaël Vendetta n'existe pas : le rôle est tenu par un jeune homme d'une vingtaine d'années (il est né le 3 octobre 1987), Mickaël Adon, qui interprète ainsi ce personnage arrogant, narcissique, futile et assez bête grâce, en premier lieu, à un média qu'il contrôle parfaitement – mais comme tout un chacun pourrait le faire –, le blog. En 2008, en effet, son blog est l'un des plus visités de la plate-forme pourtant très fréquentée qui l'héberge ; il y laisse ses photos, y dépose ses « pensées », ses provocations en tous genres, etc. Dès lors, il est invité sur les plateaux de télévision, gère le scandale si nécessaire, participe à une émission de télé-réalité où, plébiscité par les téléspectateurs, il devient de manière assez insolente le chantre du « parler vrai ». Le personnage de Vendetta n'a aucune compétence, aucun talent artistique particulier, aucun intérêt ; il parle dans un français fréquemment incorrect, répète souvent les mêmes poncifs. Il n'a pas d'autre titre de gloire que celui de faire

parler de lui, au travers de couvertures d'hebdomadaires (certes spécialisés dans la programmation télévisée) et à présent d'une notice dans un « Que sais-je ? ».

En 356 avant Jésus-Christ, pour devenir célèbre, Érostrate avait incendié l'une des sept Merveilles du monde, le temple d'Artémis à Éphèse : « Le nom d'Herostratos lui semblait à nul autre comparable ainsi que sa propre personne lui apparaissait supérieure à toute l'humanité. Il désirait la gloire. » [6] Pari tenu, pari réussi, rappelle Sartre dans une nouvelle du recueil *Le Mur* : si l'on retient encore le nom de l'incendiaire, qui se souvient de celui de l'architecte ?

Aujourd'hui, inutile de s'attaquer aux derniers chefs-d'œuvre du patrimoine culturel de l'humanité, pour acquérir en peu de temps une certaine forme de notoriété : il suffit de savoir « bloguer ». Qu'est-ce qu'un « blog » ? Le mot est composé de log – en anglais, « le rondin » – cette pièce de bois que les marins lancent à la mer pour observer le sens du courant et qui, par glissements métonymiques progressifs, a fini par désigner le « journal de bord ». Dès lors, sur le web, un tel journal prend le nom de weblog, « blog ».

Mots-clés : Communication, Image, Vidéo

89 – Vercingétorix

« La Gaule fut conquise par les Romains, malgré la vaillante défense du Gaulois Vercingétorix qui est le premier héros de notre histoire », écrit à la fin du ^{xix}^e siècle Eugène Lavis. C'est ainsi que l'on façonne les héros dont les discours politiques ont besoin. Mais qui fut réellement Vercingétorix ? Les historiens ne savent pas vraiment si ce nom était porté comme un titre – cela signifierait « le très grand roi des guerriers » – ou comme un nom en propre. Ce que l'on n'ignore pas en revanche, c'est qu'il était un des contubernales de César, un « compagnon de tente », c'est-à-dire un allié. Il prit même dans l'armée romaine, le commandement d'un corps de cavalerie arverne. De fait, ce n'est que tardivement – et par opportunisme – qu'il tenta de fédérer autour de sa personne un certain nombre de tribus gauloises hostiles à l'occupation romaine. Mais qu'importe ! La propagande a besoin de lui et même dans la défaite, le Gaulois Vercingétorix demeure bien utile, comme en témoignent ces quelques lignes du Tour de la France par deux enfants : « Alésia, assiégée et cernée par les Romains comme notre grand Paris l'a été par les Prussiens, ne tarda pas à ressentir les horreurs de la famine » [\[7\]](#)

Mots-clés : Héros, Nation, Propagande

Notes

[\[1\]](#) Platon, Timée, Paris, Flammarion, coll. « gf », 1999.

- [2] Madame de Lafayette, La Princesse de Clèves , « Du libraire au lecteur », Paris, Flammarion, coll. « gf », 2009.
- [3] Roland Barthes, « La mort de l'auteur » (1968), inLe Bruissement de la langue, Paris, Le Seuil, coll. « Points essais », 1984.
- [4] Albert Camus, L'Homme révolté, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985.
- [5] Ibid.
- [6] Marcel Schwob, Vies imaginaires, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1896.
- [7] Augustine Fouillé et [G. Bruno]Le Tour de la France par deux enfants, Paris, Belin, 2000.

Chapitre V

Cultes

Le mythe est, enfin, une parole fondatrice qui participe d'une sacralisation de l'origine. Il s'inscrit donc dans la pratique d'un culte dont il est la référence. Créer le mythe ou l'entretenir entre donc dans des stratégies de « consécration ». Pour ce faire, on fabrique une image, on érige une statue, on imagine un personnage légendaire. Mais on laisse faire aussi l'histoire, ou plus exactement : on « naturalise » l'événement, on départicularise les faits, on laisse agir la « mémoire populaire » :

« Le caractère anhistorique de la mémoire populaire, l'impuissance de la mémoire collective à retenir les événements et les individualités historiques sinon dans la mesure où elle transforme en archétypes, c'est-à-dire dans celle où elle annule toutes leurs particularités historiques et personnelles, posent une série de problèmes nouveaux [...] » [\[1\]](#).

90 – Ben Laden

Le hasard de l'ordre alphabétique donne à cette première entrée l'apparence d'une provocation, tant le nom d'Oussama Ben Laden est pour nous associé au terrorisme et à ce qui nous semble être le fanatisme le plus insupportable. Néanmoins, l'homme a fait – et fait encore – l'objet d'un véritable culte, ce dont témoigne d'ailleurs le succès d'un prénom attribué de façon significative aux nouveau-nés depuis quelque temps.

Le 11 septembre 2001, à 8 h 45, le vol 11 d'American Airlines en provenance de Boston et à destination de Los Angeles s'encastre dans la tour nord du World Trade Center de New York. Vingt minutes plus tard, un second vol s'achève dans la tour sud. L'effondrement de ces « tours jumelles » traumatise littéralement l'Occident, qui y voit la prophétie de sa propre destruction, au terme de ce que l'on prendra l'habitude d'appeler un « choc des civilisations ». Plus de trois mille victimes, ce jour-là, des héroïsmes anonymes au secours de ceux qui pouvaient être encore secourus, un champ de décombres qu'on baptisera du nom de l'impact de la bombe atomique – Ground Zero – et le sentiment d'invincibilité du modèle occidental ébréché violemment.

Sur la liste des criminels les plus recherchés dans le monde figure, depuis 1999 – c'est-à-dire deux ans avant cet attentat du 11 septembre dont il fut le commanditaire –, Oussama Ben Laden, un Saoudien, né en 1957, héritier fortuné d'un empire financier constitué d'entreprises de travaux publics passés par la CIA à l'occasion de la guerre d'Afghanistan contre les Soviétiques, et depuis, bailleur de

fonds, concepteur et dirigeant d'une « internationale » du terrorisme islamiste : Al-Qaïda. Le mythe va naître évidemment de la surprise et de l'audace de l'attaque terroriste du 11 septembre, mais aussi et surtout de la savante mise en scène des modes de revendication de l'attentat ainsi que de la disparition mystérieuse de celui qui, depuis dix ans, demeure introuvable, et dont les derniers messages connus datent du 24 janvier 2010. En effet, très rapidement, alors que les États-Unis s'appêtent, via l'Onu, à lancer une riposte sur le territoire afghan abritant Al-Qaïda, un certain nombre de vidéos sont diffusées révélant au monde le visage de Ben Laden. Dans un décor toujours minimaliste mais soigneusement choisi – une tente dans la montagne, un paysage rocailleux – l'homme pose, une arme automatique à la main. Ce qui frappe surtout, c'est son visage émacié, mangé par une barbe « mystique », au regard intense. Il est coiffé d'un turban et porte un costume traditionnel. La représentation semble vouloir renouer avec celui que l'on appelait au xi^e siècle « le vieux de la montagne » – le chef des Ismaéliens, Hassan ibn al-Sabbâh –, retranché depuis 1086 dans sa forteresse d'Alamût, au centre du massif de l'Elbourz, au nord de Téhéran. « Le vieux » y formait alors les fedayins (ou fidayyouns) – « ceux qui se sacrifient » – c'est-à-dire des tueurs à l'arme blanche, devant toujours après le meurtre offrir leur vie en sacrifice. On les appelait alors aussi « les mangeurs de haschisch », les « haschischins », ou les « assassins ». Al-Sabbâh, depuis sa citadelle, prépara ainsi une série de meurtres spectaculaires, prenant

pour cibles de nobles figures de la chrétienté ou de l’Islam jugées par lui hérétiques et infidèles.

Après la bataille de Tora Bora en janvier 2002 – du nom des grottes où se replient les derniers combattants d’Al-Qaïda, véritable cul-de-sac qui devrait interdire toute fuite –, le mythe Ben Laden gagne en intensité parce que l’homme disparaît littéralement. Les messages ne seront plus filmés mais simplement enregistrés sur une bande audio, comme si le personnage ne faisant plus entendre qu’une voix se dématérialisait, entamait une sorte d’apothéose. Sans visage désormais, il est soupçonné d’avoir pu prendre, grâce à la chirurgie esthétique, toutes les apparences. Sans corps, on l’imagine toujours vivant – éternellement vivant ? – ; esprit du mal pour les uns, esprit vengeur pour les autres, dans tous les cas, « esprit » qui s’est emparé de notre imaginaire.

Mots-clés : Crime, Terrorisme, Violence

91 – De Gaulle

Si la figure du général de Gaulle est sans aucun doute mythique, c’est bien parce qu’elle incarne toujours pour nous l’autorité, la puissance et le prestige des commencements. D’emblée, le général de Gaulle entre de plain-pied dans le monde du mythe. Son patronyme y est pour quelque chose : certes, l’homophonie est commode, elle fait entendre évidemment l’origine mythique, mais aussi

déjà la Résistance. L'étymologie du nom « de Walle », signifiant « la citadelle », « le mur protecteur » en vieil allemand, mais aussi la généalogie – la famille aurait pour ancêtre un écuyer de Philippe Auguste – donnent de la consistance à cette première impression.

Mais le mythe se nourrit évidemment principalement de l'histoire et de ce qui est à l'origine du refus français de la reddition. Après la démission du président du Conseil, Paul Reynaud, le général de Gaulle rejoint immédiatement l'Angleterre, d'où il fera partir quelques heures plus tard – Reynaud démissionne le 16 – « l'Appel » au soir du 18 juin. Peu importe qui l'entend ou qui ne l'entend pas, certaines formules demeurées célèbres inaugurent un nouvel âge : « Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. [...] Quoi qu'il arrive, la flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. »

De Gaulle prendra la présidence du gouvernement provisoire de la France de 1944 à 1946, puis il renouvellera le geste fondateur en 1959, à l'origine cette fois d'une république. Le prestige du général de Gaulle vient de sa force créatrice et de son intuition inaugurale. Revenu à l'histoire, pris dans la nécessité de gouverner au quotidien – même si les décisions à adopter sont cruciales –, contraint à l'entretien et à la gestion, poussé à l'action, l'homme perd de sa prestance. Il n'avait pas d'exploits à attendre, en effet, car il ne faut peut-être pas confondre un mythe et un héros. Au mythe, l'archaïsme – le

commencement et le commandement –, au héros, l'activisme.

Mots-clés : Fondation, Héros, Histoire

92 – Déclaration des droits de l'homme et du citoyen

Le 11 juillet 1789, La Fayette présente à l'Assemblée un « projet de Déclaration des droits naturels de l'homme ». Le principe en est adopté le 14 juillet et la Déclaration telle que nous la connaissons sera rédigée au cours des séances du 20 au 26 août.

Les sources historiques sont évidemment anglo-saxonnes : influence des philosophes britanniques (Locke, en particulier) et de la Déclaration d'indépendance des États unis d'Amérique du 4 juillet 1776 : « Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. »

L'originalité du texte français vient de ce qu'il s'impose, à partir de 1791, en préambule et titre premier de la Constitution. C'est bien dire, par conséquent, qu'une notion – celle de droits inhérents à la nature humaine, qui appartient au droit naturel (le droit « théorique », idéal,

fondé sur une conception de la nature de l'homme) – fait irruption dans le champ du droit positif (l'ensemble des lois et des coutumes qui régissent réellement une société donnée). Les Droits de l'homme prévalent même désormais ; on leur reconnaît une antériorité et une préférence sur les droits du citoyen : le droit naturel investit le droit positif.

La notion de Droits de l'homme est avant tout une notion juridique empruntée au domaine du droit naturel, dont l'enseignement se répand en Europe à partir du xvii^e siècle. Il établit les principes éternels et immuables qui dérivent de la nature humaine et s'opposent au droit positif, qui définit l'ensemble des normes de conduites établies dans une société donnée, à une période précise de l'histoire. Le droit positif est donc changeant, relatif et divers.

La Déclaration est donc avant tout un acte politique (elle subit l'impulsion de La Fayette et Sieyès, qui sont des hommes politiques et non des philosophes). Ne serait-ce que parce qu'il s'agit d'une déclaration – par laquelle on rend public quelque chose –, elle concerne la Cité dans son ensemble. Ensuite, parce qu'elle réalise la coordination de deux domaines du droit jusqu'alors nettement séparés (comme le réel et l'idéal), faisant dépendre les droits des citoyens des Droits de l'homme, elle prétend arracher la vie politique à la mutabilité de l'histoire, pour la fixer dans la pérennité de la nature humaine.

La forme est donc « philosophique » ; le vocabulaire utilisé l'est également. On peut alors se demander si les déclarants

n'ont pas utilisé la philosophie, voire la métaphysique, pour donner une dimension universelle à un texte qui défend, au fond, des intérêts bien particuliers (reproches que formulera Marx, en particulier dans L'Idéologie allemande). Ne s'agit-il pas d'une manipulation digne des sophistes les plus habiles ?

De fait, qui peut prétendre connaître la nature humaine ? Les droits naturels de l'homme ne peuvent guère reposer que sur des préjugés. D'ailleurs, il y a plusieurs Déclarations des droits de l'homme sous la Révolution et, d'une Déclaration à l'autre, les contenus évoluent. L'égalité, absente en 1789, apparaît dans la Déclaration de 1791 et prend la place laissée vacante par « la résistance à l'oppression ». Elle occupe le premier rang, qu'elle perd dans celle de 1795 (an III) au profit de la liberté. En outre cette nature humaine est si complexe que quatre caractères ne suffisent pas à la définir... Des arguments qui rendent suspecte la dimension universelle de ces droits.

Pourtant, au-delà des contenus, toujours incertains, demeure la forme de ces droits, c'est-à-dire l'exigence faite désormais publiquement au politique d'évaluer son action par référence à l'homme. Ces Droits de l'homme sont évidemment une idée – ils n'énoncent pas une connaissance – destinée à réguler, à diriger la réflexion politique. Bref, ils dessinent un horizon grâce auquel désormais le législateur saura s'orienter. Voilà pourquoi Kant salue l'événement par ces mots enthousiastes : « Pareil phénomène dans l'histoire des hommes ne se laissera

plus jamais oublier, car il a révélé dans la nature humaine une disposition au progrès et une capacité de le réaliser telles qu'aucun homme politique, considérant le cours antérieur des choses n'eût pu le concevoir ».

Mots-clés : Déclaration, Droits naturels, Individualisme

95 – Fermat (Théorème de)

À la page 85 de l'édition de 1621 de l'Arithmetica de Diophante, Fermat note : « J'ai trouvé une merveilleuse démonstration de cette proposition mais la marge est trop étroite pour la contenir ». Et, pendant trois cent cinquante ans, ce théorème de la théorie des nombres, que l'on appelle désormais « le dernier théorème de Fermat » est demeuré sans démonstration, entouré d'un halo de mystère, Pierre de Fermat affirmant avec une certaine désinvolture manquer de « commodité » pour l'établir : « J'ay si peu de commodité d'écrire mes démonstrations, que je me contente d'avoir découvert la vérité et de sçavoir le moyen de la prouver, lorsque j'auray le loisir de le faire » [\[2\]](#)

Pendant des siècles, Fermat et son théorème vont incarner l'énigme du génie mathématique – voire du génie tout simplement –, pur surgissement que l'absence de démonstration vient confirmer. Beaucoup plus tard, en 1994, le mathématicien Andrew Wiles parvient à établir la démonstration de ce qui n'était alors que conjecture mais

grâce à des techniques inconnues au xvii^e siècle. Le mystère reste entier.

Mots-clés : Génie, Sciences

93 – Football (Le)

Deux cent soixante-dix millions de joueurs dans le monde selon la fifa (Fédération internationale de football association), 300 000 clubs mais surtout 2 milliards de téléspectateurs attendus pendant la Coupe du monde de 2010, répartis dans 213 pays, soit le tiers de l'humanité pour regarder les matchs. On conçoit bien en effet que le football puisse être, selon la formule consacrée de Christian Bromberger, « la bagatelle la plus sérieuse du monde » [\[3\]](#)

Le jeu est apparu probablement au xii^e siècle en Normandie, sous le nom de « soule » ou « choule », rapidement exporté en Angleterre, où on l'appelle alors Hurling over Country. C'est un jeu collectif, brutal, sans véritables règles, mais organisé autour d'une balle de cuir qu'il s'agit de transporter d'un point à un autre. Les règles viendront beaucoup plus tard, de Cambridge, au xix^e siècle, et l'on attendra 1857 pour voir naître le premier club : le Sheffield Football Club.

Comment expliquer aujourd'hui un tel culte ? Car le mot n'est pas trop fort : l'engouement est tel, les enjeux

économiques et politiques sont si complexes que ce sport est devenu véritablement mythique, réunissant dans une même ferveur des nations et des publics les plus divers. Le football, en effet, transcende les classes sociales, bouscule les hiérarchies établies par des siècles de relations internationales, participe à l'histoire. La simplicité des règles, la facilité avec laquelle il est possible de jouer n'importe où – et en particulier dans les villes –, la modicité de l'investissement de base mais surtout son caractère ludique lui assurent son succès. Car, plus qu'un sport, c'est surtout un jeu : « Plus encore que le roi des sports, le football est le roi des jeux », écrit Giraudoux [4]. Mais c'est aussi un exutoire, un espace cathartique laissé par la modernité à la libération de toutes les énergies, y compris celles nées des plus violentes frustrations. Et le phénomène n'est pas récent puisque, déjà, le lord-maire de Londres, en 1314, en proscrivait la pratique : « À cause d'un certain tumulte provoqué par des jeux de football [...], nous décidons d'interdire au nom du roi, sous peine de prison, que de tels jeux soient pratiqués désormais dans la cité ».

Mais si le poids du football devient si important aujourd'hui, c'est peut-être aussi que, dans le contexte politique actuel qui s'efforce de limiter, résorber et condamner toutes les formes de conflit, le jeu sert de véritable « dérivatif ». Il permet de structurer les antagonismes internationaux, d'entretenir pacifiquement l'attachement à la nation, voire à la ville – le derby. À moins que ce ne soit l'effet inverse qui ne se produise, et que le

football ne soit l'apprentissage de l'esprit de conquête. On n'oubliera pas ainsi l'exaltation sans ambiguïté de Pierre de Coubertin, en 1892 : « Je voudrais que vous ayez l'ambition de découvrir une Amérique, de coloniser un Tonkin et de prendre Tombouctou. Le football est l'avant-propos de toutes ces choses. » [5]

Mots-clés : Jeu, Nation, Sport

96 – Guy Môquet

Mort à 17 ans le 22 octobre 1941, Guy Môquet est le plus jeune des fusillés du camp de Châteaubriant. Il est condamné par mesure de répression, à la suite de l'attentat qui coûta la vie au responsable des troupes d'occupation allemandes de la Loire-Inférieure, le lieutenant-colonel Karl Hotz. Il est exécuté à la suite d'une longue période d'incarcération et de malentendus judiciaires qui feront de sa mort le produit d'un triste concours de circonstances. Guy Môquet a été arrêté, sur dénonciation, en octobre 1940, parce qu'il était militant communiste et qu'il avait participé à une distribution de tracts. Jugé, il est acquitté au bénéfice de son jeune âge. Il est pourtant maintenu en détention et se retrouve placé sur une liste d'otages composée par les autorités françaises aux fins de satisfaire les conditions allemandes. Le jour de son exécution, il laisse pour sa famille une lettre où l'on peut lire ces mots : « Certes j'aurais voulu vivre mais ce que je souhaite de tout

mon cœur, c'est que ma mort serve à quelque chose ». Le souhait va être exaucé bien au-delà de ce qui pouvait être prévisible.

En effet, le pcf s'empare de la figure du jeune martyr, ne serait-ce que pour assurer une diversion du pacte germano-soviétique, qui n'est d'ailleurs pas rompu lors de l'arrestation de Guy Môquet. Ses tracts n'appelaient d'ailleurs pas à la Résistance puisque le Parti communiste n'y entre véritablement qu'en juin 1940. Guy Môquet devient une icône de la jeunesse communiste, dont l'autre face pourrait être Pierre Georges, le colonel des ffi à 24 ans, plus connu sous son nom de guerre, Fabien.

Victime assurément innocente, Guy Môquet, dont l'action et l'influence au cours de l'occupation furent nulles, aurait pu demeurer dans la liste des noms propres qu'honore telle rue, tel boulevard ou telle place qu'on finit par débaptiser lorsque l'histoire a fait son travail. C'était sans compter sur la volonté politique de faire du 22 octobre, date anniversaire de l'exécution, une journée de commémoration. Dès les premiers jours de son élection, le président de la République, Nicolas Sarkozy, déclarait : « Un jeune homme de 17 ans qui donne sa vie à la France, c'est un exemple non pas du passé mais pour l'avenir ».

Ce jour-là, lecture est faite de « la lettre » dans les établissements scolaires, et obligation est rappelée aux fonctionnaires de l'Éducation nationale d'organiser cette lecture, dans le cadre élargi d'une réflexion sur le rôle des

jeunes dans la Résistance.

On comprend l'intention, le souci de rappeler à des valeurs citoyennes des lycéens qui manquent peut-être de fibre nationale. Mais Guy Môquet peut-il être vraiment un exemple ? Le « culte » dont on voudrait qu'il fasse l'objet révèle plutôt les ambiguïtés de l'entretien de la mémoire collective.

Mots-clés : Jeunesse, Mémoire, Nation

94 – Jeanne d'Arc

La brève existence de Jeanne d'Arc suffit à donner matière à un véritable culte, au sens propre comme au sens figuré, puisque l'année 1920 vit à la fois la « Chambre bleue horizon » instituer le 1^{er} mai comme fête de Jeanne d'Arc et le Vatican canoniser « la pucelle », qui, simple fille d'un laboureur lorrain, permit au roi Charles VII d'assurer son pouvoir et qui incarna la lutte contre l'occupant anglais. Avant d'être sanctifiée par les prêtres et les politiciens, elle avait été statufiée en 1875, à Paris, place des Pyramides et en 1841, dans les livres d'histoire : « Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse, de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous », écrit Jules Michelet dans son Histoire de France.

Mots-clés : Histoire, Nation

97 – Joconde (La)

S'agit-il du portrait de la Florentine Mona Lisa del Giocondo ? Difficile d'établir qui représente ce tableau peint entre 1503 et 1506 par Vinci, tableau que le peintre ne quitta jamais, et qui l'accompagna avec François I^{er} à Fontainebleau. Le mystère est bien réel. Peut-être ne repose-t-il que sur un jeu de mots : giocondo signifiant « heureux », « serein ». Il faudrait donc voir une allégorie de la sérénité que valorisent ce regard et ce sourire – le premier, dit-on, de l'histoire de la peinture –, si tant est qu'il s'agit bien d'un sourire. Toujours est-il que le tableau est véritablement mythique : emblème du musée du Louvre, œuvre-culte à l'instar des Ménines, Guernica, Le Déjeuner sur l'herbe ou encore L'Origine du monde.

Lorsqu'il fut volé, en août 1911, et que les soupçons se portaient sur Picasso et Apollinaire – le véritable coupable était un vitrier italien et le tableau fut retrouvé en Italie au mois de décembre 1913 –, le public se déplaça uniquement pour « voir » le vide laissé par le voleur : on « visitait » l'emplacement vide de La Joconde !

Mais le secret de ce visage est sans doute ailleurs. Peut-être est-ce l'air lointain de cette femme, allégorie de l'œuvre d'art, qui rappelle la distance à laquelle nous tient toujours un trésor du passé, dont la modernité nous échappe nécessairement avec le temps ? Peut-être est-ce aussi dans

cet effet vaporeux, le sfumato, qu'il faut déchiffrer l'énigme : grâce au laser, on perçoit en effet que le corps de la Joconde est enveloppé d'un voile de gaze, comme en portent au xvi^e siècle les femmes enceintes.

Nul ne le sait encore, seul le spectateur du tableau le pressent, mais Mona Lisa attend un « heureux événement », et l'impression de sérénité qu'elle dégage évoque une maternité épanouie.

Mots-clés : Art, Énigme, Modernité

98 – Johnny

Jean-Philippe Smet disparaît derrière Johnny Hallyday, présenté au tout début de sa carrière comme un artiste américain, et Johnny Hallyday à son tour cède la place à... « Johnny », simplement. Mais cinquante ans de carrière, cent millions d'albums vendus dans le monde, plus de mille chansons enregistrées, quarante disques d'or et vingt et un disques de platine suffisent-ils pour autant à faire du personnage un « mythe », fût-ce une mythologie éphémère ?

C'est que « Johnny » a fini par incarner quelque chose, au point que l'état de sa santé puisse faire événement, que se rassemblent à ses concerts des « fans » de tous âges et de toute condition et qu'au fond, nul n'ignore au moins deux ou trois titres de son répertoire. Pourquoi est-ce Johnny qui

réunit pour un concert gratuit le 14 juillet 2009 plus de sept cent mille spectateurs ?

Ce qu'incarne Johnny, c'est peut-être – et seulement en France, puisqu'il est quasiment un inconnu à l'étranger – l'endurance, la durée. Il a traversé, depuis les « yéyés » des années 1960, toutes les modes, il est devenu un passage obligé pour les compositeurs à succès – écrire pour Johnny, voilà un vrai signe de reconnaissance –, il a épousé toutes les époques en survivant à leurs excès. Bref, c'est l'anti-Marilyn, l'anti-James Dean, une sorte de Mithridate de la chanson française et de l'actualité « people ». Johnny nous fait rêver parce qu'il parvient à nous faire croire que la vieillesse n'existe pas et que la nostalgie n'est pas la potion du bonheur, au contraire de tous ses contemporains qui n'en finissent pas de recycler leurs vieux « tubes » des années 1970 pour mieux « amuser les croisières ».

Mots-clés : Nostalgie, Vieillesse

99 – Père Noël (Le)

Saint Nicolas de Myre, mort en 345 dans l'actuelle Anatolie, patron des écoliers, des étudiants, des enseignants et des bouchers, ramène à la vie trois malheureux enfants atrocement massacrés par un boucher monstrueux, destiné par la légende à devenir le « Père Fouettard ». C'est l'origine du Père Noël, personnage mythique entre tous, qui

descend une fois l'an du ciel pour couvrir les enfants de présents. Santa Claus, mais auparavant déjà chez les Celtes Gargan (le futur Gargantua) ou bien Odin sont voués à gâter les enfants, à les récompenser. Mais avec le Père Noël, la tradition s'organise et opère par syncrétisme, associant par exemple à l'épisode des Rois mages cette fête de l'enfance, dont l'origine est évidemment païenne.

La notoriété du Père Noël est universelle et tout ce qui lui est associé ne saurait être que très positif. La tentation de s'en approprier l'usage, par conséquent, fut sans aucun doute très grande dans notre monde de consommateurs où l'enfant, de plus en plus, s'est révélé être une cible de choix. Faut-il pour autant continuer de propager de fausses informations ? Non, ce n'est pas Coca-Cola qui, en 1931, imposa l'habit rouge au débonnaire barbu. Dès 1896, la firme Waterman dessina le costume que nous connaissons, le Père Noël quitta la tenue verte pour ce rouge éclatant. Michelin en 1919, Colgate en 1920 endossèrent la même panoplie. Dans tous les cas, il est vrai que le Père Noël d'aujourd'hui a perdu au contact de la société marchande beaucoup de sa sainteté originelle.

Mots-clés : Enfance, Publicité

100 – Statue de la Liberté (La)

« La Liberté éclairant le monde » accueille sur Liberty Island, au sud de Manhattan, à l'embouchure de l'Hudson, les nouveaux arrivants venus d'Europe ; véritable symbole de l'Amérique, elle promet fièrement une nouvelle vie et proclame une nouvelle valeur. Elle fut offerte par la France en 1886 pour célébrer le centenaire de la Déclaration d'indépendance. Elle représente une femme, en toge, coiffée d'une couronne à sept pointes (pour symboliser les sept continents) et elle tient dans la main gauche des tablettes sur lesquelles on peut lire : « 4 juillet 1776 ». De la main droite, elle brandit une torche dont l'usage est explicité par le titre. Son visage est tourné vers l'est, l'origine, son orient, l'Europe. Haute de 46,5 mètres, elle pèse deux cents tonnes. Sur sa base enfin est fixée une plaque de bronze où l'on a gravé les derniers vers d'un poème d'Emma Lazarus, intitulé significativement « The New Colossus » :

« Donne-moi tes pauvres, tes exténués,
Qui en rangs serrés aspirent à vivre libres,
Le rebut de tes rivages surpeuplés,
Envoie-les-moi, les déshérités que la tempête m'apporte.
De ma lumière, j'éclaire la porte d'or. »

Inspirés en effet par le Colosse de Rhodes – la sixième des sept Merveilles du monde, qui représentait Hélios, le dieu du soleil, saluant de la main droite –, Bartholdi, Viollet-le-Duc et Gustave Eiffel ont cherché à redéfinir une source de lumière moderne : la Liberté sera pour le Nouveau Monde un merveilleux soleil, plus puissant – dix mètres de plus que

la statue du Colosse de Rhodes – et plus généreux.

L'allégorie figure à présent l'Amérique – c'est d'ailleurs elle que les migrants européens découvraient en premier – et associe opportunément – la guerre de Sécession venait quasiment de s'achever en garantissant l'abolition de l'esclavage – les États-Unis à la liberté. Mais par la malice des circonstances, le jour de l'inauguration, le 28 octobre 1886, un néologisme apparaît, qui lui est associé et qui dégonfle de façon inattendue l'entreprise. On distribua, en effet, ce jour-là des statues miniatures aux invités, en guise de souvenirs. Ces statuette étant réalisées par la société « Gaget Gauthier », on prit alors l'habitude de les désigner par métonymie du nom du fabricant, des Gaget, ce que l'on prononçait en anglais « gadgets » !

Mots-clés : Liberté, Symbole

Notes

[1] Mircea Eliade, Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1949.

[2] Pierre de Fermat, « Lettre au père Mersenne », in Bernard Rochot, Correspondance scientifique du père Mersenne, Paris, Palais de la Découverte, 1966.

[3] Christian Bromberger, Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde, Paris, Bayard, 1998.

[4] Jean Giraudoux, La Gloire du football, Paris, Aubier-

Montaigne, 1933.

[5] Pierre de Coubertin, Les Sports athlétiques, Paris, 1892.